

LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
« Le Cri du peuple »
de Jean Vautrin, « Jules
Vallès l'irrégulier »
de Daniel
Zimmermann
page II

FIGURES
DE LA COMÉDIE
Docteur Horace
Bianchon
page II

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 29 JANVIER 1999



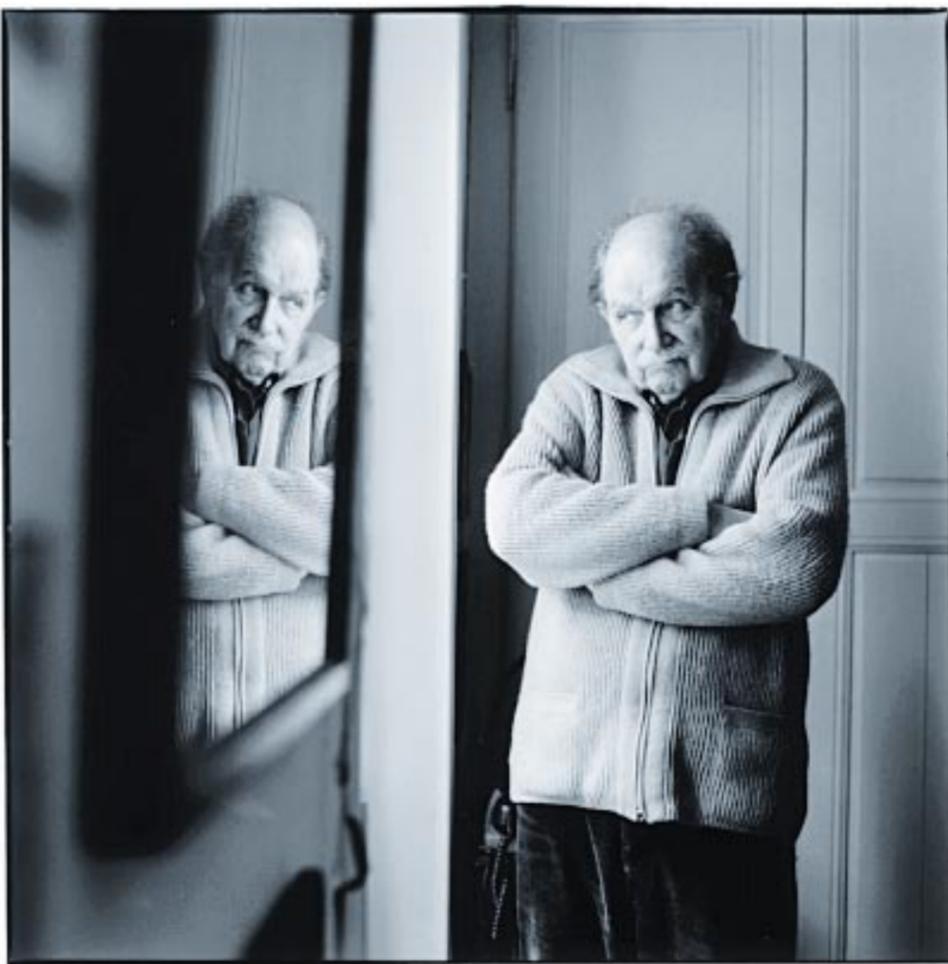
JEUNESSE
page VI

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VII



Dessiner, écrire, parler : depuis un demi-siècle, Fred Deux – alias Jean Douassot – traque une vérité qui, chaque fois qu'elle prend forme, doit être remise en cause, afin de ne devenir ni style, ni littérature.

L'autobiographie à l'infini



C'est un homme presque ordinaire. Quelques départs et changements ont affecté sa vie, mais il n'y a là rien d'explicable puisque l'homme est né en 1924, juste à temps pour la guerre, dans un milieu proche de la misère, une famille ouvrière, à Boulogne-Billancourt, près de la Seine. Cet homme discret et retiré vit dans une petite ville du côté de Châteaurox depuis un quart de siècle, après avoir longtemps vécu dans un autre village, dans l'Ain, où, sans doute, il s'efforçait tout autant de passer inaperçu. Il se tient à l'écart, mais, de sa part, ce n'est pas une pose, loin des misanthropes télévisés qui déclarent leur dégoût devant les caméras. Il se tient à l'écart parce qu'il a mieux à faire que paraître et parader : depuis une cinquantaine d'années, il s'efforce de comprendre qui il est, ce qu'il a en lui – dans sa mémoire, dans ses rêves, dans ses mots. Il n'est pas excessif de tenir Fred Deux pour celui qui a poussé aussi loin qu'il est possible l'exigence autobiographique.

La difficulté, extrême, tient à la matière, son instabilité, sa volatilité. Par matière, il faut entendre ce que communément on nomme la vie. Comment la dire avec justesse ? A peine la question posée, le trouble commence. Pour peu que l'on soit attentif aux mots, à leurs équivoques, à leur poids de réminiscences, pour peu que l'on s'attache à la moindre des phrases et au rythme de leur succession, il apparaît que le vocabulaire est trompeur et impré-

cis, les figures de rhétorique – même les plus rudimentaires – encombrantes. Il faut se débarrasser d'elles, il faut esquiver leur charme banal, il faut essayer de ne pas faire de littérature. Sinon, les conséquences ne traînent pas : fables, effets, héroïsme fabriqué, humiliation démonstrative et tout aussi factice, complaisances pour un pittoresque ou un autre, du très haut au très bas. Tous les genres sont autorisés – mais ce ne sont que des genres, autant dire des rôles. Pour déjouer ces tentations, Deux n'a qu'un principe,

empirique. « En moi, ce ne sont que cassures successives qui déclenchent des avalanches. Je ramasse ce que j'y trouve. Cette méthode en vaut d'autres. C'est mon ordre désordonné. » Collecte, guet, archéologie au hasard des glissements de terrain, le contraire d'un quadrillage logique avec numérotation des couches. La mémoire humaine n'a pas si belle ordonnance régulière. Voyez Leiris.

Méthode sans méthode donc. Et trois instruments : le dessin, l'écriture et la parole. Ils servent simultanément ou, plus souvent, alternati-

vement, l'un prenant le pas sur les autres au gré des époques. « Ce qui revient à la surface orale n'a rien à voir avec l'écriture », écrit Deux. Le dessin serait la pierre ; l'écrit, le sable, la chaux ; la voix, l'eau qui fait prendre. Ensemble, ils sont les rites agitant ma vie. » Le dessin est le mieux connu, parce que des expositions ont rendu manifeste que Deux, sur le papier, au crayon, parvient à donner forme visible à un monde mental qu'il serait trop simple de croire fantastique ou imaginaire. Ce n'est pas parce que Deux, qui n'était alors que commis

de librairie à Marseille, a rencontré Breton en 1952, que le surréalisme s'accomplit à travers lui – le surréalisme du *Manifeste* de 1924. Mais qui, comme lui, s'est risqué à tracer des lignes qu'aucune préméditation ne semble contraindre ? Qui a, comme lui, pris le risque de l'automatisme graphique ? Ernst, Miro, Michaux. Les dessins de Deux laissent voir, nécessairement imprécis, évidemment confus, une prolifération de cellules, de fibres, d'embryons, d'organes complets ou incomplets, de tissus et d'enveloppes. Pâles souvent, parfois rehaussés des couleurs du sang, ils convainquent celui qui s'y perd qu'il glisse vers les limbes de la pensée. Depuis les années 60, Deux recueille ces relevés de l'imperceptible et de l'éphémère.

Ces œuvres graphiques ne se séparent pas des livres, qui ont paru sous le nom de Jean Douassot et sont les morceaux d'une autobiogra-

Philippe Dagen

phie où les épisodes de la vie sociale, ceux de l'intime et ceux du rêve s'agrègent les uns aux autres. *La Gana* a été publié en 1958 par Maurice Nadeau, qui observait dans sa préface : « Douassot a découvert, sans doute intuitivement, peut-être inconsciemment, le grand secret de tout art, et il se trouve par-là à cent coudées au-dessus de tous les faiseurs de théories, de tous les stylistes appliqués. » *Sens inverse* (1960) et *Nœud coulant* (1971) ont suivi – écrits de mémoire et de délivrance. Ils ne respectent aucune règle. Le récit à la première personne, le dialogue, la description, le songe s'y juxtaposent dans un ordre approximativement chronologique. Tout y est nommé simplement, les sentiments les moins avouables y sont avoués. La famille habite dans une cave où les crues de la Seine pénètrent en soulevant un regard d'égout. L'alcoolisme, la maladie, la pauvreté, la promiscuité, les petits délits en sont le quotidien. La mère se meurt de tuberculose. La grand-mère prie. L'oncle, après s'être plusieurs fois

manqué, parvient enfin à se suicider. Le tragique et le burlesque s'entrecoupent. La voisine dépucelle l'enfant Fred. La cousine avorte et meurt. Douassot écrit tout cela presque calmement, détail après détail, conversation après conversation. Il écrit sous la dictée d'une mémoire inépuisable, comme il dessine au fil d'un mouvement qui n'en finit pas et qui ne peut finir.

Si ce n'est qu'il vient un moment où écrire et dessiner ne suffisent plus. En 1963, selon le récit de Deux : « Je reçois d'un inconnu un magnétophone. Il me suivra dans chacune des pièces où je vivrai. » A ce moment, il ne travaille plus. Rien ne vient sur le papier, ni lettre, ni trait. Après un temps de répugnance et d'hésitation, il décide d'essayer la parole. Seul, dans l'atelier, il s'aventure. Il lui faut deux ans, cent vingt bandes. Elles semblaient vouées à l'effacement. Un éditeur est assez hardi pour les publier, non leur transcription mais elles-mêmes, en une suite de vingt-quatre disques.

L'entreprise a tout du déraisonnable. Démesurée, coûteuse évidemment, à contre-courant de l'époque actuelle et de ses comédies, elle invite à une expérience sévère. Il n'y a pas le moindre divertissement à en attendre. Aucune fioriture n'engolive l'enregistrement : rien que la voix à nu, une voix sans modulations d'orateur, sans déclamations ni murmures pour émouvoir. Rien que son timbre et un souffle tantôt régulier, tantôt plus pressé et haché. On se dit d'abord : ce n'est pas tenable, c'est une folie, l'hypertrophie de la confession, une accumulation insupportable. Rien de tel. Mais il est malaisé de décrire ce qu'il arrive, à l'écoute.

Lire la suite page IX

A VIF
de Fred Deux.
24 CD et un livret de 50 pages.
Tiré à 400 exemplaires,
André Dimanche Editeur,
4 300 F (655,5 €).

Le temps de la vieillesse

Une réflexion de Claude Olievenstein pour penser le dernier âge de la vie

NAISSANCE
DE LA VIEILLESSE
de Claude Olievenstein
Ed. Odile Jacob,
200 p., 120 F (18,29 €).

Nul « n'échappe aux saisons de la vie ». Ainsi s'exprime Claude Olievenstein dans le livre à mes yeux admirable qu'il a consacré à *La Naissance de la vieillesse*. Admirable parce qu'il est à la fois lucide et lyrique, véridique et compatissant, jamais désespéré. Aussi l'ai-je lu avec plaisir et douleur ou, plutôt, avec la douleur de ce plaisir-là. Plaisir du texte ; douleur de m'y sentir concerné. Car, en fait de saison, me voici dans l'hiver maintenant, un hiver bien avancé déjà et dont la fin ne m'annoncera plus de printemps. Si bien qu'au fil de ma lecture il m'arrivait de me dire : « Voilà, tu as survécu. Mais « avoir survécu », es-tu bien sûr d'avoir assez réfléchi à ce que cela veut dire ? » Merci à Claude Olievenstein de m'avoir signifié l'urgence d'une telle réflexion. Qu'on me pardonne d'en livrer ici quelques éléments.

On connaît l'histoire qu'a inventée Bernoulli : des deux condamnés à mort dans leur cellule. On leur a annoncé que l'un d'eux serait gracié le matin de leur exécution. Lequel ? On

le tient secret. Et Bernoulli, bon pédagogue, ajoute : « Du point de vue du calcul des probabilités, chacun peut être considéré également comme à demi-vivant ou à demi-mort. » Il reste que l'un d'eux se trouvera entier et vivant. Dans mon île natale, on dit à quelqu'un qui a échappé à un danger mortel : « A francadieu morte » ; il a laissé la mort derrière lui. Quelle mort ? La sienne ? Non,

Jean-Toussaint Desanti

celle des autres déjà morts. Et c'est pourquoi l'état de survivant n'est pas de tout repos. Lorsqu'on est devenu très vieux, on commence à guetter la mort. On se tient en éveil devant son échéance.

A chaque jour elle rôde davantage au plus près du corps. Aux sites de ce corps qui jamais ne manque, l'horizon s'amenuise et se dépeuple au point parfois de paraître désert. On ne peut y échapper. Il faut alors s'y installer. Or il y a bien des formes d'installation. Leur différence tient à la façon dont se nouent dans ce présent qui dure les rapports entre le temps, le corps et les autres.

Les autres vous désignent comme ayant survécu. Le temps vous presse en deux sens ; l'avenir semble arriver plus vite, le passé paraît s'enfler et vous envahir. Le corps, lui, persiste

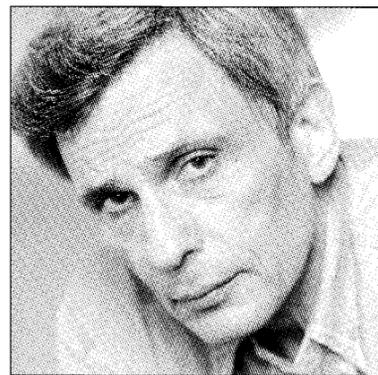
en son état, car il n'y a rien de plus têtue qu'un corps pourvu qu'il vive encore. Dans l'espace de jeu de ces rapports toujours immobiles, chacun s'installe selon son histoire propre, ses rôles sociaux, sa culture et son corps. Mais aussi selon les modes de leur mobilité : ni les jours ni les heures ne se ressemblent. Il y a des moments forts, des moments plats. Leur succession est impré-

visible, comme si le corps venait trouver l'apparente continuité du temps. Le corps, mais les autres aussi, leurs paroles, leurs gestes, qui souvent vous assignent à votre altérité : celle d'un vieux. Que faire alors de cette altérité désignée et vécue ? C'est une question que se pose quiconque a longtemps survécu et ne le laisse jamais en repos. « C'est en réfléchissant qu'on entre dans la vieillesse », écrit Claude Olievenstein. C'est en réfléchissant qu'on s'y découvre installé. Réfléchir prend ici un sens très singulier. Il n'est pas question en ce cas de chercher à résoudre quelque problème. Il s'agit de demeurer éveillé et de ne pas vivre comme si déjà on était mort. De sorte qu'on n'est pas libre de ne pas réfléchir pour peu que l'on projette de continuer à vivre. Ainsi il m'arrive parfois, à l'âge où je suis

parvenu, de me surprendre à penser.

« Quand je serai vieux, j'aurai le loisir de m'occuper de cela que j'ai négligé. » Qui m'entendrait me prendrait pour fou. Sitôt prononcée, cette parole me pousse toujours la même question que je ne peux refuser : « Pourquoi cette étrange pensée vient-elle à toi sans que tu l'aies cherchée ? Voudrais-tu te tenir pour immortel ? » La pensée était bien privée de sens, mais le fait qu'elle se soit présentée à la conscience, lui, ne l'est pas. D'une certaine façon, ce fait est « naturel ». Sans doute parce qu'au lieu où se tient un corps vieilli ni les autres, ni le temps, ni le corps lui-même ne font bon ménage. La relation qui les rassemble se fait en nous sans nous, et chaque terme de la relation exerce vers les autres une fonction de rappel douloureux, qui parfois brise leur habituelle consistance. Alors on se dit : « Tout est à recommencer. » On sait qu'on ne recommencera pas, mais le savoir n'empêche nullement de concevoir la façon dont on le pourrait et, parfois, de l'écrire. Ainsi, on se tient éveillé en reprenant son passé sur le mode d'un avenir encore possible, idéalement bien sûr.

Tant que dure cette sorte de réflexion, on se tient pour vivant. Le jour où elle n'est plus possible, on est « mort ». Mieux vaut alors quitter la scène avant ce jour.



JEROME
CHARYN

Mort
d'un roi du tango

ROMAN
traduit de l'américain par Marc Chénétier



BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

MERCURE DE FRANCE



La haine au cœur

LE CRI DU PEUPLE

de Jean Vautrin.
Grasset,
498 p., 145 F (22,10 €).

JULES VALLÈS L'IRRÉGULIER

de Daniel Zimmermann.
Ed. Le Cherche Midi,
468 p., 139 F (21,19 €).

Par définition, ce qui disparaît n'est pas spectaculaire. D'où les illusions d'optique : on définit le nouveau par ce qui s'ajoute, en oubliant que le nouveau, pour une large part, est fait de ce qui était et n'est plus. Prenez la haine, par exemple : où est passée la haine ? Pas le ressentiment, ni l'animosité, ni l'hostilité, ni même l'exécration : la haine, aussi violente et aussi passionnée que l'amour, qui se proclame, s'affiche et se déchaine. Ce sentiment dont Baudelaire écrivait qu'il est « une liqueur précieuse, un poison plus cher que celui des Borgia, car il est fait avec notre sang, notre santé, notre sommeil et les deux tiers de notre amour ». C'est pourquoi, disait-il, il faut en être avare. Avare, soit ; mais qui ose encore dire qu'il haït, carrément, sans prendre le risque de passer pour un barbare ou un fou, ou un inflationniste du langage ? La haine est devenue une passion incorrecte, un écart majeur, une incongruité qu'il convient de cacher comme une maladie honteuse.

Et voilà qu'un roman lui redonne vie, couleurs et sens. Adieu les nuances et le savant dégradé des sentiments, finies les distinctions subtiles et les saveurs casuistiques de la dialectique, place à la mise en scène brutale de la haine, dans le tragique de sa nudité. *Le Cri du peuple* n'est pas, malgré les apparences, un roman historique sur les soixante-douze jours de la Commune de Paris, mais la réactualisation romanesque de la plus impitoyable des guerres, celle des riches contre les pauvres qui connut, en ce printemps de 1871, sa plus impitoyable, et donc sa plus pure représentation. La haine à l'état cristallin.

Jean Vautrin a certes beaucoup lu de l'abondante littérature suscitée par la Commune : les ouvrages d'historiens – mais il oublie, dans sa bibliographie, les livres de Jacques Rougerie, le meilleur spécialiste actuel du Paris communal –, les journaux de l'époque, les mémoires des insurgés rescapés et ceux des argousins de Versailles. Mais il a poussé beaucoup plus loin l'enquête : le gouffre creusé entre les possédants et les misérables, entre les beaux quartiers et les faubourgs sordides n'est pas seulement celui qui sépare le luxe et la faim, la possession et l'exclusion. C'est un gouffre incorporé. Il affecte les manières de sentir, de respirer, de penser et de parler. Le conflit n'oppose pas deux idéologies politiques, pas même deux classes d'une même société, mais bien deux corps étrangers, deux mondes, deux humanités. Certes Vautrin, en romancier gourmand de vocables, a joué avec délectation du parler populaire des quartiers ouvriers – comme il avait joué avec le langage cadjin dans *Un grand pas vers le Bon Dieu* –, mais le plaisir et la poésie des décalages exotiques cède ici le pas au sentiment d'une déchirure de

Alors que Jean Vautrin donne à voir dans ses déchirements sanglants le roman de la Commune, Daniel Zimmermann fait le portrait d'un de ses protagonistes : Jules Vallès

la langue française, creusant un peu plus encore la déchirure du corps social. La guerre des armes n'est que le prolongement logique de la guerre des langues. Les mots s'entre-tuent.

Le romancier s'engage à fond dans la peinture de ces contrastes violents. Le ton est au lyrisme, à l'exaltation, à la conquête de l'absolu. Vautrin excelle dans le dérailing, celui des foules et celui des individus. Il ne recherche pas l'outrance, elle pousse sous sa plume comme une fleur sauvage. Elle bouscule les normes du bon goût et les règles ordinaires de la grammaire, elle enflamme l'imagination, elle défie la vraisemblance, elle chasse la tiédeur. Il faut beaucoup de talent pour que les pièges d'une telle entreprise – la naïveté, la caricature, le chromo – se transforment en autant d'atouts. Vautrin agit des dizaines de personnages qui sont autant de « types », et pourtant il parvient à faire de chacun d'eux une source d'émotion singulière. C'est une manière de faire de beaux enfants aux conventions du roman-feuilleton.

Mais la meilleure intuition de Vautrin est sans doute d'avoir compris que l'on ne raconte pas le roman de la Commune de Paris : on le montre. *Le Cri du peuple* n'est pas un récit, c'est une série de tableaux qui s'enchaînent et se répondent pour former une histoire. Ici, une chose vue, une scène de rue, une séance de beuverie, un gros plan sur une barricade. Là une chose entendue, un dialogue coloré, une chanson, une péroraison de Vallès. Là encore des odeurs, des mouvements,

le goût âpre du vin ou du tord-boyaux. Partout l'ivresse de la fête qui accompagne la certitude du désastre final.

Car, à n'en pas douter lorsqu'on lit Vautrin, la puissance de la haine est égale dans les deux camps, elle est également faite de peur, de répulsion, de mépris et de cruauté, en même temps qu'elle rêve de se débarrasser de ces sentiments affligeants par la destruction de l'autre. Mais son sens ultime n'est pas le même chez les rouges et chez les blancs. Chez les versaillais, l'espoir n'existe pas. Ils ont la certitude de vaincre cette populace loqueteuse et turbulente, mais à la manière dont on écrase les moustiques, par nécessité immédiate et en sachant que d'autres vont revenir. La victoire ne promet rien, sinon d'autres guerres à venir. La haine est une fatalité, un fardeau historique, le rocher de Sisyphe : il faudrait les tuer tous pour que cesse le cauchemar. Chez les communalards, elle est le ciment d'une espérance, la forme d'un rêve, une sorte de trouée dans le mur du destin. Personne ne croit vraiment à la victoire, chacun s'apprête à mourir : la haine est le visage que prennent l'amour de l'avenir et l'amour de la vie. A travers les mille péripéties de son roman, ses intrigues amoureuses, ses intrigues policières, ses explosions langagières, Jean Vautrin donne une ampleur étonnante à toutes les modulations de ce cri du peuple, jailli du plus profond de la déchéance et du désespoir, cri de haine et cri d'amour indissolublement confondus.

Du roman du grand vent et de souffle large, des noirs d'encre et des rouges qui claquent, du culot et de la pâte, voilà qui nous change heureusement des frissons post-adolescents et de la maigre délectation morose du « jeune » roman français à la mode et de ses cicatrices d'acné exhibées comme des blessures de guerre. Faut-il être, aujourd'hui, un écrivain sexagénaire et couronné comme Vautrin pour prendre des risques ?

Des risques, Daniel Zimmermann en a également pris en publiant une biographie de Jules Vallès.

D'abord parce qu'il en y a eu bien d'autres avant la sienne, et souvent de bonnes : notamment celles de Gaston Gille, de Max Gallo et surtout de Roger Bellet, disparu en avril 1998, grand maître des études vallésiennes dont l'œuvre de synthèse est encore dans les mémoires (1). Ensuite parce que l'œuvre de Vallès, dans ce qu'elle a de durable et de vivant, se confond avec l'autobiographie, certes romancée, de son auteur. La « vraie » vie de Vallès, c'est sa légende telle que l'ont construite *L'Enfant*, *Le Bachelier* et *L'Insurgé*. A retoucher ces récits magnifiques au nom de l'exactitude, on passe vite pour un pion s'acharnant à corriger des vétilles sur la copie d'un élève surdoué. Qu'importe aux lecteurs de Vallès que sa mère n'ait pas été tout à fait le monstre tyrannique qu'il a décrit, ni son père tout à fait le fonctionnaire peureux qui fit enfermer son fils à l'asile pour complaire au nouveau régime de Napoléon le petit !

Zimmermann s'en sort crânement et de la seule manière qui vaille : ce Vallès est le sien. Le biographe a le bon sens de ne croire ni à la neutralité universitaire ni à l'exactitude de l'autoportrait. Il n'ajoute pas une biographie de Vallès, il raconte une double aventure, celle d'un homme du XIX^e siècle cherchant à faire coïncider sa vie et le rêve de sa vie, et celle d'un écrivain, un siècle plus tard, cherchant à reconstituer le sens d'un cheminement, le secret d'une énergie et d'une écriture. Derrière Vallès, planté droit sur la scène, le verbe haut, la posture ferme, la révolte assurée et dominatrice, il y a Zimmermann qui interprète, qui rectifie, qui s'amuse, qui commente et qui s'émeut. La biographie se fait dialogue. Les documents, la correspondance, parfois inédits, souvent mal connus ou peu exploités entretiennent la discussion entre Vallès et son peintre. Le livre s'anime, la statue bouge.

Peu importe dès lors qu'on partage ou non les hypothèses de Zimmermann : l'important est dans le mouvement, non dans ce qui fait se mouvoir. Sans doute entre-t-il plus d'imagination que de faits avérés dans la construction, fortement teintée de psychanalyse, qu'échafaude le portraitiste. Mais c'est précisément l'un des charmes les plus prenants et les plus solides de ce livre que d'avoir su mêler de façon aussi joueuse la recherche de chartiste et les fantasmes personnels, la quête du document rare et l'engagement passionnel, le sérieux de l'archiviste et l'humour du romancier. Le pire malheur qui pourrait arriver à Vallès serait un biographe neutre, ou absent.

Ni Vautrin, qui en fait un de ses personnages, ni Zimmermann malgré son enquête poussée sur l'enfance stéphanoise puis nantaise du petit Vallès, ni Vallès lui-même dans ses romans autobiographiques ne parviennent à résoudre l'énigme la plus troublante du personnage, son mystère central : comment ce bon élève, issu de toutes les traditions de la France rurale, révolté, insurgé, réfractaire, définitivement irrégulier ? Le roman continue.

(1) Roger Bellet : *Jules Vallès*, Fayard, 1995.

La pensée maîtresse et ennemie de l'homme

D'une famille de la bourgeoisie protestante de Sancerre, le docteur Horace Bianchon est un personnage très présent dans *La Comédie humaine*. On le rencontre dans *Le Père Goriot*, *Illusions perdues*, *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Le Cousin Pons*, *Le Curé de village*, *La Messe de l'athée...* en tout, dans vingt-huit œuvres. On le voit au chevet de malades qui ont nom Goriot, Vautrin, Lambert, Rubempré, Cousine Bette, baronne de Nucingen... On le croise à la pension Vauquer, ami de Rastignac ; à Saint-Sulpice, où il s'étonne que son maître Desplein, athée notoire, assiste à des messes qu'il y fait dire ; au fameux bal de Birotteau ; en cent autres lieux où il a à voir en tant que praticien ou observateur des drames souvent conjugaux de la haute société. D'opinion libérale, il est réputé pour ses qualités professionnelles – d'un étudiant prometteur, on dit : « un futur Bianchon » – et pour son intégrité, qui lui vaut des propositions pour entrer en politique, ce qu'il refuse toujours.

écrit à un ami : « Avant peu, je séderai les secrets de cette puissance mystérieuse. » Cette énergie, et son pouvoir qui le fascine, c'est le magnétisme. Comme plus tard Bianchon, il se passionne pour les théories de Mesmer. Ce que les mesméristes appellent « fluide imperceptible au sens » deviendra « fluide vital » chez le romancier. Et ce n'est pas par hasard que Bianchon a pour maître le docteur Desplein – claire image du célèbre Dupuytren – et se joint à lui pour trépaner Pierrette, pauvre gamine morte à quinze ans. Trépanation. Cerveau, esprit, mort. Balzac a sa théorie. Il y a des recettes de longévité auxquelles la pensée n'est pas étrangère. Elle est à surveiller, à ménager. Il développe une sorte de doctrine du psychosomatisme en faisant d'elle « l'instrument de destruction [qui] détériore nos nerfs et cause nos maladies et notre mort ». La pensée, en l'occurrence son travail de romancier, est la maîtresse et l'ennemie. Elle préside à la création mais, « ange exterminateur [qui] vivifie et tue, (...) plus puissante que le corps, elle le mange, l'absorbe, le détruit (...). Penser, c'est ajouter la flamme au feu ». Prolonger la vie est la raison d'être de Bianchon, en écho à Balzac, pour qui « la durée de la vie est en raison de la force que l'individu peut opposer à la pensée (...) dont les conséquences produisent des effets physiques ». Comment ne pas songer aux crises cardiaques annoncées de la mort de cet épuisé de la création, fruit de la pensée ?



Figures de la Comédie

BIANCHON HORACE médecin

Paraît dans *César Birotteau*. Est cité pour la dernière fois par Bixiou, en 1846, dans *La Femme auteur*. Balzac ne précise ni sa date de naissance (vraisemblablement 1796) ni celle de sa mort.

LA BISSONNIÈRE-PARIS, MAISON DE BALZAC

Pierre-Robert Leclercq

Comment peut-on être belge ?

En réponse à cette interrogation, les réflexions d'une cinquantaine d'écrivains, d'universitaires et d'« acteurs du champ culturel » originaires d'un pays qu'il n'est pas toujours aisé d'appréhender

BELGIQUE TOUJOURS GRANDE ET BELLE

Dossier composé par Antoine Pickels et Jacques Sojcher. Ed. Complexe, 580 p., 169 F (25,76 €).

Et si la Belgique n'était qu'un effet de discours ? Une fiction surréaliste que l'on pourrait représenter, en parodiant Magritte, en affichant une carte du royaume avec la mention « Ceci n'est pas un pays ! » ? Il est recommandé aux esprits cartésiens, aux énarques et assimilés, à tous les défenseurs de l'ordre réel ou symbolique de s'armer de courage, de patience et surtout d'indulgence avant d'entamer la lecture de ce pavé de six cents pages. Somme, sous la direction volontairement non directive de Jacques Sojcher et Antoine Pickels, des réflexions d'une cinquantaine d'écrivains, d'universitaires et d'« acteurs du champ culturel » sur ce pays dont ils sont originaires, et où, au « *Journal'hui*, le fait de se déclarer « belge » est l'expression d'une opinion, plus que l'affirmation d'une évidence.

Le titre du recueil est tiré de l'hymne national, *La Brabançonne*, dont personne ne chante plus les paroles, sinon pour se gausser de « l'invincible unité » qu'il prédit pour un royaume dont la majorité des sujets estiment qu'il leur a été imposé par les grands voisins, et que sa fin serait loin d'être une catastrophe. « *Curieux pays que la Belgique !* », s'exclame ainsi Francis Delpérée, professeur de droit constitutionnel à l'université de Louvain, qui passe pourtant pour l'un des derniers « belgicains » : « Il a toutes les raisons de vivre, et ne pense trop souvent qu'à mourir. Il a en main tous les atouts de son développement et ne cherche qu'à se lamenter sur son sort funeste. » Son col-

lègue François Perin, figure intellectuelle du mouvement « rattachiste » de la Wallonie à la France, ne se lamente pas, lui, de ce masochisme national, et affirme : « Ce qui est beau dans le fait d'être belge, c'est que cela ne représente rien. » Dans le monde des nations, le royaume d'Albert II apparaît donc d'emblée comme un objet bizarre, que n'aurait pas désavoué Lichtenberg, l'inventeur du couteau sans lame auquel il manque le manche.

On pourrait s'arrêter là, et lancer les paris sur la date, les modalités et les conséquences d'une implosion annoncée. Mais ce serait trop simple, et ne tiendrait pas compte d'une dimension essentielle de l'« être belge », cette aptitude à vivre parfaitement à l'aise dans l'incertitude, l'aléatoire, le non-programmé, dans ce non-lieu où les citoyens du royaume trouvent le moyen d'exercer leur liberté. Ce n'est pas un rêveur ni un poète, mais un homme de chiffres et de pouvoir, le vicomte Etienne Davignon, PDG de la Société générale de Belgique, qui exprime le plus clairement cet état d'esprit : « *Quel scénario pour la Belgique ?* », se demande-t-il. « *La question est difficile, car le brouillard est intense. Il est clair qu'il n'y a aucune volonté globale de ne plus vivre ensemble. Il n'y a pas de poussée irrésistible dont l'objectif serait de casser l'existant. C'est le côté positif. Le côté négatif, c'est que l'inverse n'existe pas non plus. Il y a un fatalisme certain : ce qui se passera se passera.* » Habitué depuis des siècles à voir leur destin collectif déterminé par d'autres, les Belges ont à l'égard du pouvoir, quel qu'il soit, une attitude qui se rapproche de celle du brave soldat Chevik : dérision, fausse soumission, et surtout recherche incessante des failles qui permettent de préserver son pré carré des appétits des puissants. Qu'on ne vienne pas leur demander de

marcher en rang derrière l'oriflamme des grands principes et d'écouter comme parole d'évangile les tirades d'intellectuels « grandes consciences de la nation » autoproclamées. Ceux qui ont tenté d'exporter outre-Québec ce comportement ont subi le châtement classique : un entourage par le « gloupière » Noël Godin.

« NOUS, ON EST BROL »

C'est à Jaco Van Dormael, cinéaste, auteur de *Toto le héros* et du *Huitième Jour*, que l'on doit une proclamation en forme de manifeste qui pourrait, à elle seule, justifier l'existence, sinon la pérennité, de la Belgique : « *Nous, on est brol* », constate-t-il. En dialecte bruxellois, le *brol* est utilisé à toutes les sauces. Il représente le désordre ontologique, celui contre lequel on s'insurge tout en le jugeant indispensable. Ainsi l'expression « *Qu'est-ce que c'est que ce brol, nom de d'ju ?* » peut décrire aussi bien la situation politique endémique du royaume que l'embrouillamini provoqué par un chat dans une pelote de laine. Jaco Van Dormael souligne, lui, les côtés positifs du *brol* belge pour les créateurs : « *On a une civilisation bric-à-brac. Une des raisons pour lesquelles je vis ici, alors que je pourrais faire mon métier plus facilement ailleurs, c'est que*

j'aime cette espèce de chaos qu'est la Belgique, et Bruxelles en particulier. J'y trouve une liberté beaucoup plus grande que dans les cultures structurées, où il y a des écoles, un bon goût et un mauvais goût. Ici j'ai l'impression qu'il n'y a pas d'école, que tout le monde fait n'importe quoi, bricole, et que cela ne ressemble à rien. Cela donne une énorme liberté : on peut penser comme on veut. »

Voilà qui est bien dit, mais qui fait bon marché de l'envers de cette médaille à l'effigie de Gaston Lagaffe. Cette liberté du créateur se paye : la faiblesse de l'Etat rend la vie quotidienne quelque peu chaotique pour les non-créateurs, ceux qui attendent des services publics qu'ils fonctionnent, des trains qu'ils arrivent à l'heure, de la justice qu'elle protège les faibles. On trouvera peu d'écho, dans ce recueil, de cette « marche blanche » qui avait mobilisé le pays tout entier pour protester, justement, contre le *brol* généralisé ayant pour conséquence la mort de fillettes par la faute de policiers inaptes et de juges incompetents.

Une fois l'émotion passée, la Belgique, doucement, est retournée à ses affaires, certains diront à ses petites affaires. Et joue à se faire peur en agitant, à propos de Bruxelles, le spectre de Sarajevo.

Luc Rosenzweig

chapitre.com
VOTRE LIBRAIRIE SUR INTERNET

“Tous les livres français, même les introuvables”

350 000 LIVRES NEUFS ET 50 000 LIVRES INTROUVABLES

www.chapitre.com - minitel : 3615 ALIR (2,23 F/mn)
E-mail : librairie@chapitre.com - 41, rue de Richelieu - 75001 Paris - Fax : 01 42 97 94 96

Zagdanski, l'obsession de la cohérence

A travers le destin glacé, transparent, d'un homme né d'une fécondation in vitro, l'auteur des « Intérêts du temps » stigmatise, dans un roman un peu trop composé, les travers de la société

C'est un prototype de premier de la classe. Pas dans le genre fort en thème maigrichon. Bien pire. Stéphane Zagdanski, c'est la version beau mec qui s'affirme : il a tout lu, tout compris, il sait où il va et on ne la lui fait pas. A une époque où l'inculture se porte avec arrogance, un homme de trente-cinq ans qui avale des volumes de « La Pléiade » comme d'autres se gavent de cassettes vidéo, c'est tout à fait insupportable. Si

Portrait
« Ma volonté, c'est de chercher, à travers une focale très resserrée, une vérité universelle sur le monde tel qu'il est »

l'on ajoute qu'il a déjà écrit six livres, dont un essai en défense de Céline et un autre sur l'antisémitisme, où il exalte « la joie juive » (1), on aura compris qu'il est au carrefour de tous les malentendus. Attaqué comme « mauvais juif », insupportable à la gauche bien-pensante, soutenu tactiquement par quelques jeunes gens de droite qui choisiront leur moment pour le combattre, il n'est défendu avec constance, finalement, que par quelques incontrôlables isolés. Des gens bizarres, se refusant à réduire la littérature à une marchandise de loisir et continuant de croire qu'on peut toujours, pour le prochain millénaire, construire des œuvres.

Et même ceux-là, voici qu'il réussit à les désarçonner, avec ce deuxième roman trop composé, trop verrouillé, trop marqué par son obsession de la cohérence, qui le conduit à privilégier un style qu'il qualifie de « métallisé, métaphorique et froid ». A la fin du texte, quand



BRUNO GARCIN GASSER POUR « LE MONDE »

tout est dévoilé, quand on sait qui a écrit l'histoire, on comprend les raisons de ce choix. Mais cela ne fait pas de ce roman une réussite totale. Toutefois, si l'on a aimé la première fiction de Zagdanski, *Les Intérêts du temps* (2), critique brillante, allègre, paradoxale, de la société française contemporaine et de la presse magazine branchée, on pouvait supposer qu'il ne camperait pas sur ses dons et se garderait de refaire ce type de récit.

Dans *Miroir amer*, le propos est plus grave, plus sombre, sous le signe de cette phrase des *Palmyres sauvages* de Faulkner : « Tombe-matrice ou matrice-tombe - ça revient au même. » Le récit, où alternent « maintenant », « avant », « ce jour-là », pour se terminer par « aujourd'hui », a pour centre le destin de Pierre, né par fécondation in vitro au moment même où

son frère aîné, qui portait le même prénom, mourait. Avec, en écho, l'histoire de Castor et Pollux - l'un meurt pour que l'autre vive -, à laquelle on trouve plusieurs allusions, la plus grinçante étant l'apparition des jumelles Catsby et Polly, héroïnes d'un film porno diffusé en continu dans la cabine où Thomas, le père de Pierre, s'était « pendant deux années d'affilée (...), enfermé à intervalles réguliers » pour donner son sperme en vue de la fécondation.

Pierre, lui-même marié et père d'un garçon, ne parvient pas à accepter d'avoir été « fabriqué sous un regard, d'avoir été vu avant même que d'exister », explique Zagdanski. Cette sorte de « glaciation » qui est la sienne depuis son enfance, de même que l'intense présence des parois en verre dans les lieux décrits, est une dénonciation de

« l'excès de transparence, que la société contemporaine considère comme une vertu, alors que c'est le ferment même du totalitarisme », selon Zagdanski. Débat fondamental, que la plupart des médias semblent avoir tranché sans véritable réflexion - il faut tout savoir et tout dire -, de même que la technique a décidé que tout ce qui était possible devait être réalisé, sans que soit posée la question : « Est-ce humain ? ».

Le héros de *Miroir amer*, lui, n'a cessé, depuis qu'il a conscience d'exister, d'être obsédé par ces problèmes : « Je ne suis pas dépressif, je suis comprimé. Ce n'est pas facile à expliquer. Si j'essaie de mettre des mots sur ce que je ressens, je ne parviens qu'à articuler des phrases machinales, froides, lisses, aiguës, métallisées, translucides (...). » « Ma volonté, dit Zagdanski, c'est de chercher, à travers une focale très resserrée, une vérité universelle sur le monde tel qu'il est, en partant de cette époque. » C'est le but de toute personne qui veut se penser comme écrivain, mais il n'est pas très fréquent aujourd'hui de prendre le risque de le dire, tant on sait quels ennuis ça attire. Il est encore moins fréquent d'oser s'y atteler, car une œuvre cohérente, met nécessairement des années à s'imposer. Alors, comment ne pas soutenir la démarche d'un homme qui a, en 1999, le courage d'écrire pour l'avenir ?

Josyane Savigneau

(1) *Céline seul* (Gallimard, 1993) et *De l'antisémitisme* (Julliard, 1995)
(2) Gallimard, 1996

MIROIR AMER
de Stéphane Zagdanski.
Gallimard, « L'Infini », 148 p., 80 F (12,19 €).

Enfance mutilée

Avec des mots mûris dans l'amertume, Mathieu Bezezi fait le récit des ravages de l'abandon

LE PETIT ROI
de Mathieu Bezezi.
Ed. Phébus, 128 p., 85 F (12,95 €).

Il est des livres brefs qui sont des livres cultes. Un mot, une virgule, une syllabe ajoutés feraient s'effondrer, semble-t-il, et l'œuvre et l'auteur, et peut-être même ce monde que l'écriture venge ou dont se venge l'écriture. *Le Petit Roi* fait partie de ces ouvrages dont l'extrême dépouillement suscite une étrange impression de perfection, et donne le sentiment d'avoir été ravagé par la densité de pages, pourtant si économes, mais qui ont su entraîner aux limites de ce qui peut se dire de la douleur. Ici de la pire douleur, celle de l'enfance.

Voici Mathieu, douze ans. Il porte le même prénom que l'auteur. Mais ce nom d'auteur, Mathieu Bezezi, est un pseudonyme, celui d'un écrivain qui a déjà publié sous un autre nom. Ce roman, *Le Petit Roi*, titre d'une atroce ironie, est-il plus ou moins autobiographique ? Nous l'ignorons. Néanmoins, l'émotion qui en émane, pudique, comme réprimée par une colère froide, muette, lui confère cette qualité immédiate, spontanée que dégage l'expérience, poignante aussi. Mais si l'imaginaire seul est en question, bravo l'artiste !

Voici donc Mathieu, garçonnet apte à tout recevoir, tout engranger, les chatolements de la nature et la souffrance, les vigueurs de la vie quotidienne et la blessure déjà obsessionnelle du passé. Le voici, tout récemment basculé de la ville à la campagne. Nouveau venu dans la solitude et le malheur, qu'il apprend à repérer en même temps qu'il « regarde comment le vent s'y prend pour dénuder les arbres » et qu'il « tente de comprendre ce qui n'est pas compréhensible », ce qu'un enfant ne peut dépasser :

l'abandon. La force mystérieuse de ce récit à la première personne provient de sa limpidité même, de cette mère retenue qui ne tient pas de la litote, du non-dit, mais, au contraire, de la confiance, du naturel avec lesquels s'exprime l'excès, de la précision tranquille avec laquelle se dit le désespoir. Le petit garçon constate le désastre qu'il subit et qui va s'accroissant tandis que se poursuit sa vie banale en apparence, mais bancale, mutilée. A l'école, parmi ses nouveaux camarades, dans les champs, les jardins, près des petites filles, des femmes qui attendent une sensualité naissante et malgré les saveurs, les paysages, malgré la chaude mais laconique tendresse du grand-père paysan chez qui on s'est débarrassé de lui, l'enfant ressasse les événements qui l'ont séparé de sa mère, le liant à jamais à son absence intraitable.

En palimpseste se déroulent les scènes récurrentes, sordides et brutales qui saccageaient la vie des siens et qui allaient faire de lui un naufragé, exclu précoce, doué du désir furieux de mourir, à jamais privé de cette vie originelle, odieuse certes, mais au sein de laquelle il s'était cru inscrit. Le plus poignant réside dans cette perte de l'illusion qu'avait eue l'enfant de tenir un rôle dans ce groupe, ce trio essentiel auquel il s'était voué, horrifié et fervent. Il lui faut découvrir à quel point il a été transparent, comme inexistant. Il n'a été le souci de rien ni de personne ; il n'a rien tracé dans l'esprit, le désir, l'histoire de ses parents aujourd'hui évaporés, pas même comme enjeu de leur haine réciproque. Il y aura pire, la vacuité n'a pas de fond et... Mais il faut lire *Le Petit Roi*, ne pas se priver d'un chef-d'œuvre qui, s'il ne révolutionne pas la littérature, rend compte à travers un récit lumineux de ravages insoutenables.

Viviane Forrester

Mallet-Joris toujours en révolte

Entre cri de rage et acte de foi, la romancière dénonce les maux d'une société gangrenée par la violence anonyme, l'indifférence et le fatalisme

SEPT DÉMONS DANS LA VILLE
de Françoise Mallet-Joris.
Plon, 412 p., 135 F (20,58 €).

Deux femmes dans un jardin. La cinquantaine, petites, rondes, vêtues de tissu synthétique imprimé de fleurs et d'un gilet de laine. L'une est femme de ménage, l'autre chômeuse. Elles se nourrissent de commérages et de « ragôts trop gras ». Festin d'amertumes, avec une pincée de fiel. Images d'une Belgique figée dans la peur. Elles ne sont pourtant pas de la même « famille » : l'une est du côté des propriétaires, gens de pouvoir, possesseurs de biens ; l'autre pas.

Les deux mères vont avoir quelque chose à se mettre sous la dent. De France, voilà qu'arrivent deux autres femmes, Alix et Evelyne, la mère et la fille, pour entermer un homme, leur mari et père. Maurice, emporté à quarante-sept ans par un cancer des os, les avait quittées depuis dix ans. Après son départ, Evelyne avait sombré dans l'anorexie, frôlé la mort, pris pension à l'hôpital. Et, en même temps, quelque part dans le plat pays, on retrouve les cadavres de deux fillettes d'à peine huit ans, mortes de faim, de soif, après « des abus inimaginables ». Evelyne n'ira pas aux obsèques de son père à Anvers, mais se rendra à Liège, aux funérailles des victimes du bourreau d'enfants. Elle y retrouvera l'une des dames aux gilets tristes, celle de la famille des offensés. Et tous ceux qui luttent pour obtenir leurs droits les plus fondamentaux, ceux qu'on traite comme des malades, ceux qui craignent de n'être plus aimés.

Quarante-cinq ans après *Le Rempart des Béguines*, qui fit scandale en racontant déjà un rapport « pervers » entre un père et sa fille, Françoise Mallet-Joris ose ici cris de rage et actes de foi. Révolte,

d'abord, contre la monstruosité des pédophiles, le drame des gamines martyrisées par un psychopathe pervers à Charleroi, en ces terres où l'on célèbre chaque année, en débaltant les pains d'épices, le culte de saint Nicolas, patron des Flandres, qui ressuscita jadis trois petits enfants trucidés par un boucher. Indignation. Dénonciation, pêle-mêle, du marasme social, des sectes, de l'enfance brimée, de la vieillesse abandonnée, des errements de la « vache folle », du commerce du sang contaminé, du sort des sans-papiers, de la solitude des SDF. Dégoût, face au fatalisme, à la philosophie du « cela a toujours été, il y aura toujours des atrocités... » Insurrection : « L'étoile jaune, l'apartheid, la traite des nègres ou des Blanches, là aussi c'est une question d'époque, ou de lieu. Les mines de sel, Dachau, le goulag. Mais il y a ici, dans ce pays, en ces années 95, 96, ces enfants. On ne s'en tirera pas en évoquant la dévastation du Palatinat par Louis XIV. »

« MALADIE D'ELSENEUR »

Mallet-Joris accuse : notre société vit une crise grave. Elle la nomme : la « maladie d'Elseneur ». Symptômes : un déferlement de violences anonymes, économiques et politiques ; le passage d'une « civilisation aux apparences policées, où l'hyprocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu » à une société sans lois, à laquelle on n'oppose que désarroi, ou indifférence. La fièvre, le malaise qui saisit Hamlet était inverse : lui doutait du bien-fondé d'une stratégie de vengeance et de brutalité.

Cette théorie est édictée dans le roman par un personnage symbolisant le désengagement du citoyen-type actuel : Théo, un médecin barbu, au « visage sympathique évoquant Verlaine, Socrate ou quelque sage eskimo ». Cet homme-là, érudite, se met à écrire un essai sur Shakespeare (on se souvient que la tactique des gendarmes belges

chargés d'arrêter Dutroux était connue sous le nom de code « opération Othello »), et, parallèlement, se retrouve mêlé à la ténébreuse affaire dans laquelle s'était enlaidi Maurice, son ami défunt. Un basculement de l'intrigue - kaléidoscopique, mystique, boursoufflée d'une psychanalytique *Comédie des erreurs* à parfum d'inceste - le pousse dans les bras d'Evelyne, dont il avait étreint le double... mais ne révélons pas le secret du Barbe-Bleue, Maurice Desroches, aux mêmes initiales que Marc Dutroux : M. D, Marque du Diable. Ce mélo de cauchemars intimes nous mène, au risque de frôler parfois le tableau pompier, dans les caves de Ghelderode et d'Ensor.

Assumant totalement son instinct d'une littérature baroque, sa fascination pour les rédemptions, son rejet des bourgeoisies locales étouffantes, des clones de César Birtoutreau, notaires ou patrons d'usines, confits dans leurs intérêts mesquins, Françoise Mallet-Joris ne dédaigne pas la surcharge. La maîtresse du père indigne a les traits de l'Eve de Cranach... « La sensibilité est-elle une affaire de vocabulaire ? La littérature s'interdirait-elle tout accès à l'émotion immédiate ? » Il n'est pas question de lui faire avaler ces lois-là. Elle rue : contre les codes, contre l'intolérance, contre l'idée que tout châtiement est mérité, contre le rétablissement de la peine de mort. Le titre est une allusion à la parabole biblique : si un homme chasse le démon qui habitait sa maison mais reste sans idéal, sans repère, sept démons plus terrifiants que le premier investissent les lieux. S'il y a des « démons dans la ville », il faut, tel est son credo, reconnaître qu'ils sont nos semblables. Le Mal est collectif. Urgences : restaurer la notion de purgatoire, prêcher pour la possibilité du pardon. Signer des théologies, terriblement romanesques.

Jean-Luc Douin

Les arcanes du destin

Enchâssée entre réalité et légende, une magistrale peinture du théâtre de la vie

NOS ÉTÉS
de Jean-Maurice de Montremy.
Ed. Bartillat, 415 p., 125 F (19,05 €).

Aux premières pages, on se demande vers quoi nous mène un Ange du Seigneur qui s'évapore pour qu'une fille aux cheveux d'or apparaisse à un garçon à la frontière de l'enfance et de l'adolescence. L'atmosphère étrange persiste avec le décor, la Villa du Cygne qui donne sur le lac Baltassar. Etrange aussi son propriétaire, Melqior, qui interdit l'accès à un jardin clos et se veut « vilain gros canard... je me purge du prêtre... de tous ces directeurs de conscience dont les censures fanèrent jadis tant de plaisirs et de désirs ». L'étrange est toujours là quand l'auteur nous fait suivre les Rois Mages, voués à errer pendant des siècles pour n'avoir pas reconnu sur la croix l'enfant qu'ils étaient venus adorer, ou quand il raconte les amours d'une princesse et d'un jeune duc talentueux claveciniste. Mais, au cœur de ces récits - illustration du sujet et non complaisante digression esotérique - l'histoire d'enfants en vacances dans l'univers de clarté et d'ombre de la Villa du Cygne, trois garçons, Peer, Sven, Marc, et quatre filles, Arbella, Sils, Lariana et Margue, nous maintient dans la réalité de leurs amours naissantes, de leur avenir professionnel, cependant qu'Estelle, « la sauvagonne du jardin » incarne la femme idéale que le mystère renaît avec le souvenir d'une Lorèle aimée, mythique avec Melqior, réelle avec Melqior. Qui est-il, ce Melqior ? Chair ou mythe ? Roi Mage condamné à l'errance ou vieil homme soucieux de se faire des disciples capables « de se prendre, de se dépandre, de connaître et se connaître ». Et

nous suivons les heurs et malheurs des personnages jusqu'à ce jour où, cinquante ans après le temps du jardin interdit - et violé - chacun arrive au bout de sa route. Est-ce selon l'idéal de Melqior, selon le rôle que chacun voulait tenir ?

Pour mener à bien un tel roman initiatique et nervalien embelli de mythologies, de légendes, de musicographie, de christianisme et de panthéisme, pour développer, sans égarer le lecteur, tant d'histoires imbriquées, « à la fois uniques et interchangeables », il fallait en maîtriser la construction, rendre simple la complexité des méandres de ces vies et les apartés inventifs, habiles et riches en métaphores qui les éclairent. Gageure réussie. C'est foisonnant et romanesque sans cesser d'être profond en soulevant des questions essentielles avec une exceptionnelle richesse de vocabulaire et un humour si subtil, discret et permanent qu'il exerce ses effets peu à peu et qu'ils ne vous quittent plus. Il faudrait tout citer, les clins d'œil avec le nom des personnages, les effets de la mémoire avec ses pénombres, les émois d'une sexualité qui s'éveille, les problèmes de la foi, les traquenards dans quoi s'embrassent les espoirs et les calculs parce qu'au jeu de la vie et de l'amour, dans leurs « Arcanes on peut trébucher sur la mauvaise case et recevoir le mauvais rôle ». Autant de scènes qui mènent les personnages à l'hiver de leur vie quand ils affrontent des questions qui sont celles de tout un chacun. Loïn des modes et des polémiques du Je contre le Nous, du nombril contre l'imagination, Jean-Maurice de Montremy mène à bien un roman qui nous convainc que la littérature peut être grande et accessible est toujours là.

Pierre-Robert Leclercq

Visions du chaos

IN SITU
de Patrick Bouvet.
Ed. de l'Olivier, 128 p., 59 F (8,99 €).

Une femme traquée. Elle a déjoué tous les contrôles, avec une arme à feu dans son sac. Elle est cernée, trouble, floue, menteuse pathologique. Autour d'elle, c'est « la bataille du chaos ». Il y a des cibles : villes bombardées, sous-sols inondés, zones de transit. Des « châtiments » : gaz toxiques dans le métro, détournements d'avions, prises d'otages, trains qui déraillent. Et des caméras de vidéosurveillance, des visages électroniques, des moniteurs, des tyrans de la haute technologie qui parlent « scénarios », « paysage mental », « film », « ordinateur », « programmes », « salles », « stades », « sites » et « satellites ». Les « experts » de la violence technique ne voient en l'être humain qu'un spectateur, en la foule qu'un public, et leur « obsession c'est l'individu isolé », susceptible d'échapper aux pilotages automatiques, de saboter les records d'audience.

Le premier livre de ce jeune musicien né en 1962, adepte du collage, arbore une forme originale pour dépeindre un monde en éclats, emporté dans la frénésie d'un jeu vidéo. Le texte y est projeté comme un poème, un chapelet de lignes courtes, avec mots ou formules ressassés, sans ponctuation, tantôt alignées à gauche de la page, tantôt à droite, avec parfois des guillemets (extraits de discours-clichés-langue de bois). Il happe, capte des bribes de rêves, rythme des échos d'hypothèses, déroule des pistes, des pulsions, clique d'un écran de mémoire à un plan cathodique, noie le « moi » dans un feu d'artifices interactifs. Ce faux délire, qui n'est pas sans évoquer la littérature beatnik et William Burroughs, encourage une lecture orale qui n'est pas sans magnétisme.

J.-L. D.

Livraisons

● L'USURE L'ÉTOILE, de Bruno Grégoire

C'est moins en touriste qu'en « paria, rôdeur » que voyage Bruno Grégoire. Sous « l'antique drap d'étoiles recousu » de la nuit saharienne, au bord du fleuve Niger et de ses noms changeants, à la « li-sière vague / de la ville qui se terre », son poème se construit, s'organise, s'enfle d'images fortes, mystérieusement belles. L'exotisme n'a pas sa place ici, ni la confortable séduction de l'ailleurs. Il y a, au contraire, comme une urgence, un besoin dans cette poésie grave et ample. Ce deuxième livre de poèmes publié dans la collection « Les Solitudes » – après *Dans la bouche* (1993) – témoigne, surtout dans sa dernière section, d'une maturité et d'un accomplissement incontestables (éd. Obsidiane, « Les Solitudes », 84 p., 82 F [12,5 €]).

● OBSERVATIONS ET AUTRES NOTES ANCIENNES, 1947-1962, de Philippe Jaccottet

Souvent, les carnets des poètes écrits en marge de l'œuvre pour l'alimenter d'images immédiates ou en prolonger l'écho réflexif sont décevants. Il n'en va pas ainsi pour Philippe Jaccottet. Dans ces « notes », qui prennent chronologiquement place avant les deux volumes des « Semaïsons » (Gallimard, 1988 et 1996), c'est encore et toujours cette « parole capable d'établir un rapport juste avec ce qu'elle désigne » (Jean Starobinski) que le poète donne à entendre, aussi bien lorsqu'il parle de la nature que dans ses commentaires littéraires. Dans toute la poésie contemporaine, Jaccottet demeure, par excellence, le dispensateur de bien (Gallimard, 134 p., 80 F [12,19 €]).

● CANTILÈNES, de Jean Grosjean

Héritée du Moyen Âge, la cantilène désigne une chanson ou une psalmodie profane, un chant monotone, une romance simple. En 1991, après un silence poétique de plus de vingt ans, Jean Grosjean renouait avec l'inspiration qui avait présidé à ses grands recueils, *La Gloire* (1969) notamment. Avec ce recueil, composé de cinq parties bien distinctes – proses et poèmes –, Jean Grosjean marque d'avantage sa volonté de dépouillement, de simplicité, mais qui ne vont pas chez lui sans une certaine malice. A la trop grande ténuité de certaines pièces en vers, fruit et prix de ce désir de simplicité, on pourra préférer les deux parties du livre intitulées « Rapsodies » et « Etudes » (Gallimard, 120 p., 80 F [12,19 €]).

● SOLEIL DE JADIS, de Claire Malroux

Auteur de plusieurs recueils de poèmes (éd. Rougerie), traductrice notamment d'Emily Dickinson (éd. Belin et Josè Corti), Claire Malroux a écrit ce qu'elle nomme un « récit-poème ». Il conte les années de guerre durant lesquelles le père de la narratrice fut arrêté et déporté. Le point de vue est celui d'une petite fille parlant par la voix d'une femme qui se remémore : « Il était une fois des moulins / où le jour se laissait broyer finement / en farine de rêves / où l'eau du temps semblait couler / vers un nouvel âge d'or. » (éd. Le Castor astral, préface d'Alain Borer, 144 p., 85 F [12,95 €]).

● LE JOUR CONTEMPORAIN, de Michel Dugué

On peut s'assurer de la qualité d'un poème en observant la ligne, à la fois mélodique et de sens, qu'il dessine. Celle que suit Michel Dugué est visible, claire. Le territoire du poète est proche de ceux de Follain d'un côté, de Char et de Jaccottet de l'autre. Le vers est bref, économe, jamais démonstratif. « Oiseaux » : « Il est des parenthèses de l'hiver / qui rendent plus nécessaires / leurs cris déliés. / Ils descendent dans la lumière orangée / et vaquent dans les herbes comme / en un temps d'avril. » (éd. Folle Avoine, Le Housset, 35137 Bedée, 76 p., 75 F [11,43 €]).

● NOTES SUR LE MOTIF, suivi de LA DOGANA, de Marcelin Pleynet

Au contraire d'autres poètes, Marcelin Pleynet ne sépare pas le vif exercice de la pensée de celui de la poésie. Dans une de ses « notes » intitulée « Risqué », il écrit : « La poésie / duel de transmission / néant dans le bleu qui vient / mise à mort dans l'arène / éclat de la liberté / j'y suis / la terre le monde c'est bien là / une arche au-dessus / actuelle comme le souvenir... ». Dans le second ensemble, *La Dogana*, Pleynet invoque Hölderlin et Homère, et aussi « Ezra [Pound], qui sera peut-être le dernier moderne et qui n'est pas le seul à accumuler des ruines où passent la poésie ». Sur le bord extérieur et critique du poème, présent et absent – « j'y suis / mais ce n'est pas moi » –, il interroge : « Pourquoi ne pas quitter la poésie en son absence » (Ed. Dumerchez, BP 80356, 60312 Creil Cedex, 90 p., 80 F [12,19 €]).

● TRAITÉ DE LA TOILE CIRÉE, de Jean-Louis Giovannoni

Ceci n'est pas un livre de poèmes. Ou pas exactement. Pas complètement. Pourtant, dans ce « traité », suivi de cinq « essais », il est essentiellement question d'une poésie qui se fait chair, du corps des mots, de leur mouvement ou de leur inertie, de leur santé ou des maux qui les altèrent... Giovannoni écrit par exemple : « Qui dit que la poésie était la langue de la beauté retrouvée et du calme ? Alors qu'elle s'infiltrait dans mon tuf comme une maladie organique ? » L'écriture est rapide, jubilante, serrée, crispée et crispante, cassante... (éd. Didier Devillez, BP 1463, 1000 Bruxelles, et Deyrolle, 108 p., 80 F [12,19 €]).

● MAINTENANT, de Christian Hubin

Dans le sixième recueil de Christian Hubin, on pourrait admirer ce que le poète reconnaît dans la musique de Webern : « Une minutie ardente et recueillie, un ascétisme du frémissement ». De plus en plus affûtée, dense, minérale, sa poésie juxtapose, comme des feuillettes de « schistes », de brefs éclats où affleure l'élémentaire. Refusant le lyrisme, cette écriture s'attache à l'inerte, à la matière des choses, au mouvement imperceptible des « particules », aux vibrations infimes qui font entendre, dans le silence, une « conflagration » (éd. José Corti, 200 p., 115 F [17,53 €]). Chez le même éditeur, réédition de *Personne*, précédé du *Point radiant* (196 p., 110 F [16,76 €]).

● NOIR SUR BLANC, d'Henri Drogout

L'auteur du *Passé décomposé* (Gallimard) et de *Ventôses* (éd. Champ Vallon) date chacun de ses poèmes. On peut lire dans *Noir sur blanc* le journal de ses humeurs, au gré des « Variations saisonnières » : de la « dépression », où le flâneur foule la grève sous les « rafales fortes en gueule », à « l'inéclaireté l'été ». Passent la fauvette ou le merle, un chien bougonnant ou un chat crispé... « Ni vu ni connu », ce poète plein d'allant sait se jouer de toutes les formes, utiliser « toute la lyre ». Jusqu'à la pirouette finale : « Rien à déclarer rien j'ai ri je ris / je tiens ta main » (Gallimard, 128 p., 85 F [12,95 €]).

ERIC LAURENT
sera à
L'ARBRE A LETTRES
62, rue du Fg. St. Antoine, Paris 12^e
Tél. 01 53 33 83 23
à l'occasion de la sortie de
Remue-ménage
le jeudi 4 février
à partir de 19 h

LE TOUR DU MONDE
9, rue de la Pompe - 75116 Paris
Téléphone : 01 42 88 58 06
Télécopie : 01 42 88 40 57
120 000 livres épuisés
Listes thématiques sur demande
8 CATALOGUES PAR AN
Service gratuit sur demande

Poème en règles

Mille pages et trois volumes de poésie quotidienne autour de trois objets...

Jacques Jouet tient le pari de la forme

NAVET, LINGE, ŒIL-DE-VIEUX de Jacques Jouet.
POL, trois volumes,
1 000 p. environ, 350 F (53,35 €).

ÉCHELLE ET PAPILLONS. LE PANTOUM de Jacques Jouet.
Les Belles Lettres,
« Architecture du verbe »,
296 p., 140 F (21,34 €).

Au milieu des nombreux et souvent minces livres de poésie qui se publient aujourd'hui comme hier, la somme de Jacques Jouet peut difficilement passer inaperçue. Elle fait masse et poids, s'impose – au moins par ses trois volumes, ses quelque mille pages et aussi par la netteté maniaque de son projet. Mais de quoi ce livre ambitionne-t-il de former la somme ? Et ce projet, quel est-il ?

Oulipien, amateur des formes poétiques fixes, Jacques Jouet s'est donc, le 1^{er} avril 1992, fixé un devoir et une règle : écrire un poème chaque jour ; cela l'a mené, dans un premier temps, jusqu'au 31 mars 1996. Durant ces quatre années, il a placé devant lui trois objets : un navet, un linge jaune et carré, et un œil-de-vieux – lentille utilisée par les peintres pour réduire un paysage et le reporter sur la toile. Le navet, lorsqu'il devenait trop sec, était aussitôt remplacé. « C'était là mon sujet, ma nature morte, dans quoi les poèmes creusent, autour de quoi les poèmes tournent en s'en éloignant parfois de façon centrifuge. » Pourquoi ces objets plutôt que d'autres ? A cette question, seule une autre question semble apte à répondre : pourquoi pas ?

A l'intérieur de ce cadre, l'auteur s'est accordé la liberté de varier la forme, le sens et la destination de ses poèmes – un jour un croquis, un autre un « poème adressé », le suivant une suite d'alexandrins, un

« poème d'amour », « de métro » ou « de nombril »... Ainsi, le navet, le linge et l'œil-de-vieux constituent, ensemble ou séparément, une sorte de point de ralliement saugrenu, de carrefour obligé dont on ne s'éloigne un instant que pour mieux y revenir... « *La poésie de proximité/est à l'œuvre* », écrit Jacques Jouet le 22 mai 1995.

UN PARTI PRIS LIMITÉ

L'auteur nous avertit : ce parti pris, qui pourrait faire songer à Ponge, est « dédié aux peintres ». Chardin, Cézanne, Morandi sont cités ; Matisse également, avec Aragon comme médiateur, et Klee. De fait, évoqués sous toutes leurs coutures, jamais quittés des yeux ou de la pensée, incessamment, obsessionnellement, rendus visibles, décrits, manipulés, rêvés, racontés... ils sont là, ces trois objets, toujours à la surface du poème. Même si, parfois, au détour d'une page, la mélancolie, la perplexité se font jour. Mais qu'importe, il faut continuer, puisque telle est la règle qui commande au jeu – un jeu, dont le poète désigne le vainqueur (31 octobre 1993) : « *Désormais, /après dix-neuf mois de Navet, /je suis passé au-delà de l'abandon et de la lassitude /et c'est une victoire de littérature /simplement de littérature.* » Cri de victoire tempéré : Jouet ne dit pas : « ...de la littérature »...

Comme tout journal d'écrivain, *Navet, linge, œil-de-vieux* connaît ses moments de creux, ses faiblesses, ses reprises, ses lenteurs ou accélérations. La nature morte est incluse dans un tissu vivant – celui de l'écoulement du temps – qui forme son décor. Elle s'anime parfois. Simplement, ici, la poésie conçoit et veut comme vaste système de contrainte, comme digue, barrière et frontière, exerce sa loi. Et la loi, sa séduction. Du moins, on le présume, on l'espère, pour l'auteur.

Mais un poème n'est pas seulement la « propriété » de celui qui

l'écrit. C'est au lecteur, destinataire et dépositaire de l'œuvre, qu'il revient de valider, ou non, la démarche du poète. C'est lui qui fera, ou non, écho à son projet, le prolongera. Et là, il faut avouer que, même armé de la meilleure volonté du monde, on recule, on rechigne, on se rebelle. Entendons-nous bien : rien dans ces mille pages n'est proprement illisible ou enfermé dans un rigorisme expérimental propre à ne satisfaire – et encore... – que le poète. Même le vague ennui qu'on éprouve parfois peut s'accorder à la tonalité affective et à la vacuité d'un gris dimanche de lecture. Cela suffit-il ? Comme le clou de Jean Follain ou le galet de Francis Ponge, le navet, le linge, etc. de Jouet sont, certes, des objets du monde. Mais embarqués dans cette galère, cadencés par le système, ils donnent l'impression, avec l'active complicité de l'auteur, de refermer une porte derrière eux...

Avec *Echelle et papillon*, Jacques Jouet aborde un chapitre peu connu de la littérature à contraintes. Le pantoum désigne une forme poétique complexe exportée au XIX^e siècle de Malaisie en Europe. Il s'agit de répéter, d'une strophe à l'autre, un même vers, parfois légèrement modifié, qui inclut en quelque sorte un second poème dans le premier. L'Allemand Chamisso, le Russe Goumiev en usèrent. En France, il connut une certaine fortune chez les romantiques puis les parnassiens. On trouve des exemples chez Hugo (dans *Les Orientales*), Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire et Verlaine. René Ghil, un disciple de Mallarmé, systématisa la chose dans un recueil paru en 1902 – *Le Pantoum des pantoum*. Poème japonais –, reproduit ici en fac-similé. Raymond Queneau, en 1964, y consacra une étude. Michèle Grangaud et Jean-Jacques Viton, pour les contemporains, l'ont illustré.

Patrick Kéchichian

P.K.

Accomplissements

L'harmonie inquiète de Richard Rognet et l'âpre voix de Benoît Conort

SEIGNEUR VOCABULAIRE de Richard Rognet.
Ed. La Différence, « Clepsydre »,
128 p., 89 F (13,56 €).

MAIN DE NUIT de Benoît Conort.
Ed. Champ Vallon, « Recueil »,
96 p., 75 F (11,43 €).

Peu de voix poétiques, aujourd'hui, sonnent aussi juste que celle de Richard Rognet : douze recueils, souvent remarquables, comme *Le Transi* (Belfond, prix Louise-Labé, 1985), ou *Recours à l'abandon* (Gallimard, prix Théophile-Gautier, 1993) où s'expriment une harmonie inquiète, une grâce furtive, nourrie de réminiscences de Scève, de Nerval, d'Apollinaire et d'Eluard. Songes, vertiges, dérivés – envers tremblant de la « merveille » – traversent pourtant ces « petits poèmes en fraude » : ce sont tristesses murmurées, « sans à coup / sans rixe », dans des formes brèves et fluides.

Cet accomplissement lyrique, pourtant, Richard Rognet semble le mettre en doute dans son dernier ouvrage, *Seigneur vocabulaire*, qui récuse le « fatal équilibre » du poème, son élégance illusoire, sa séduction trompeuse, alors que gagne l'ombre. « Une page, flaque volée aux fondrières, / inscrit des lettres fracassées / dans le ciel qui file, / à l'envers. » Les strophes légères, le sonnet, ou la ballade, parfois, sont empreints de la « volupté noire » de dénoncer les malentendus, la « supercherie de la voix », de laisser deviner, en filigrane, la déposition, la nostalgie, la « monotonie d'être soi ». Le nom même du poète, « ce nom de l'imposture », qui le dévore et le divise, comment l'habiter, le concilier avec le désir de transparence ? Mais comment accomplir l'essentiel en abolissant son propre pouvoir ? Parler, se taire : n'y a-t-il pas, dans la confusion des extrêmes, le même risque de tout perdre d'avance ?

« Me saisir, disparaître, / habiter mon départ, / détacher mon cri du vide, / me taire, m'esquiver, / je me passe de moi. »

Benoît Conort poursuit un chemin plus âpre encore. En dix ans, il n'a publié – chez Gallimard – que deux recueils, remarquables : *Pour une île à venir* (prix Fénéon 1988), et *Au-delà des cercles* (prix Tzara, 1993). *Main de nuit* marque, selon l'auteur, l'achèvement d'un cycle. Sur la couverture, une main crispée, détail du *Radeau de la Méduse*, le tableau de Géricault, indique d'emblée la tonalité nocturne, tragique, d'un recueil hanté par la mort. « Les morts ne meurent pas / Ils sont là près de nous / Enfoncée dans la gorge notre voix c'est la leur / Ce sont leurs mots qui dans nos mots tressaillent. »

Douleur, cécité, limites qui enserrant : on aimerait pouvoir « casser les murs ». La musique cependant n'est pas absente, et parfois un « scherzo » se mêle à l'obscurité, « ligne mélodique ressautant sa forme ». Mais s'il était encore place, dans les précédents recueils, pour « l'acquiescement fragile et le consentement », c'est désormais « le cri dans la gorge serrée », la rage de dire non, le refus ciselé en sizains, ou pilé dans une typographie lacérée : « lexique mal taillé / il y faudrait des signes inconnus / des formes indéchiffrables ». Or « par défaut », malgré les blancs, l'éparpillement des mots repoussés vers la marge, le désespoir décroît, échoue en « mélancolie ordinaire ». Ultime démarche, d'une exigence poignante, celle qui consiste, pour aller au plus près du « cri silencieux », à réduire à un nouveau poème, friable épure, chacune des cinq sections du recueil. Ainsi « Né en nuit » : « Défaire / Le corps pétri de terre / Cécité / Ecrivain dans le noir / Fuyant / Seul / Ombre mêlée à l'univers / Poussières entre les / Vivants, bruit de la vie parmi le vent. »

Monique Petillon

★ Signalons également de Richard Rognet : *L'Ouvreuse de Parnasse* (Le Cherche-Midi, 106 p., 86 F [13,41 €]).

Grands espaces

Deux recueils de poèmes qui ont en commun la référence aux vastes paysages

UNE HISTOIRE PASSERA ICI d'Ariane Dreyfus.
Flammarion, 102 p.,
99 F (15,09 €).

DE LA MAIN GAUCHE, EXPLORATRICE d'Hélène Sanguinetti.
Flammarion, 160 p.,
98 F (14,94 €).

Ariane Dreyfus ne manque pas d'une discrète audace : intituler « Récit complet » les élipses d'un poème, esquiver en peu de mots cette « chorégraphie invisible où le corps apprend ce qui est possible », glisser dans l'espace d'un recueil l'ample géographie des westerns. Pour cela il faut entrer, à pas de loup, dans les images de cinéma, se remémorer un plan de John Ford, retracer des regards, des gestes simples – seller un cheval, verser de l'eau – jusqu'à ce que se tisse une rêverie : plus tard, « une histoire passera ici », racontant ce qui est arrivé, reliant ces fragments de *L'Homme qui tua Liberty Valance*, de *Trois heures dix pour Yuma*, ou de *La Prisonnière du désert*.

« Un peu d'Ouest » : « Déjà l'air défait / – c'est tout le paysage qui est vierge – / Défait les boucles tièdes et relevées / Dans cette ville commencent. » Vent, ciel, sable tourbillonnant, chevaux entrés dans la rivière, ou fumée, si douce quand les cris se taisent. Les convois cahotent, la toile claie sous les nuages qui passent. Voici les femmes en tablier, « reines en marche aux souliers embrassés de poussière ».

Dans ce cinquième recueil, où la maîtrise de la forme suggère sobrement la violence et la « puissante tristesse de l'amour », se détachent des figures féminines, des reflets vrais sur des visages fantômes : à travers des fragments de ses lettres, Calamity Jane, ou cette gracieuse enfant qui sort du wigwam à reculons. « Au bord des fruits rouges / Le bois / Petite Corne s'interroge : /

« Chants précaires »

ODES DÉRISOIRES et quelques autres un peu moins

d'Olivier Barbarant.
Ed. Champ Vallon, « Recueil »,
126 p., 85 F (12,95 €).

L'ode, que la Renaissance, éprise d'inspiration antique, remit à l'honneur, qu'André Chénier, Victor Hugo, puis surtout Paul Claudel illustrèrent, n'est plus guère en vogue. En 1822 pourtant, le jeune Hugo voyait, dans cette forme vénérable, l'expression même « des premiers poètes (apparaissant) aux premiers peuples ».

Olivier Barbarant, spécialiste d'Aragon, dont c'est ici le deuxième recueil, a eu raison de ne pas reculer devant le reproche de ressusciter une « vieilleries ». L'adjectif laforguien dont il qualifie ses odes, il est vrai, permet à l'auteur de ne pas prendre une pose déclamatoire mais de donner à entendre un « chant précaire », dans les inflexions duquel la dérision sait se faire douce et fluide. Qu'il chante Le Caravage, Crèteil, les fontaines, la mélancolie, le métro Simplon, ou encore « le paysan » – celui de Paris bien sûr, avec une révérence appuyée à Aragon – Olivier Barbarant trouve un ton juste et émouvant, un accent de révolte aussi, comme pour se convaincre qu'il ne faut pas renoncer à changer au moins quelque chose de la vie.

Mais la chanson parfois se brise... « *Tout le faux-sembant des idées dès qu'une œuvre parle s'effondre / C'est la ruine des mots on ne sait pas / Ce qui se joue à ce jour d'incendie où vivre soit comme une nacre / Qu'un noir bonheur vous y la-cère et perde après sa pluie d'étoiles des épaules jusqu'aux genoux / La toile frappant moins les yeux que directement la poitrine / Où cela s'affole rouge boussole devant l'aimant.* »

P.K.

Est-ce ainsi que l'on a pensé à moi ? »

En exergue de son premier recueil, Hélène Sanguinetti, qui vit à Arles, célèbre « [s]on pays » de cyprès et de mistral, mais c'est pour mieux s'en éloigner : « Plus je découvre, mieux je cache », avertit-elle. La première partie de l'ouvrage, « Fille de Jeanne-Félicie », frappe par son caractère hiératique et vigoureux : cinquante-huit strophes scandent le destin singulier de la « Fille aimée », héroïne intemporelle, imaginée peut-être par une petite fille éprise d'absolu : « *Au quatrième étage, sur le balcon de fonte brûlante, / elle jouait les jours de grand vent, au capitaine plus / fort que la haute mer. Regarder le ciel tête renversée, c'était baigner dans l'eau / conquise jusqu'aux pauvres flèches de l'église du quartier. / Enfant qu'as-tu caché qui ne soit perdu ?* » Au berceau à l'accomplissement, l'adventure est retracée non sans véhémence : « *Hue les mots !* » pour dire fièvre, orgueil, dénuement, désir de « petite éternité », qui vibrerait comme la musique de Monteverdi. « *Fille de Jeanne-Félicie, / Fille de Louis-Joseph, Fille de France, / dans ton silence. / A travers cette neige, / debout, quel-qu'un, quelque chose / frissonne sur le rocher. / Et l'air n'aura jamais cessé / d'être / ce vide, ce blanc.* »

La deuxième section du recueil, qui donne son titre à l'ouvrage, « De la main gauche, exploratrice », annonce la recherche de grands espaces. Caravanes traversant les plaines, cris des singes bouleversant les palmes : il y a là une troupe bariolée et fiévreuse, que mènent Chango, Emilio, Bessie et Nigra. Ce sont des proses tourmentées : « *pages écrites à la petite pointe, pages arrachées, pages jetées* », où parfois s'insère un conte. De noires images surgissent, pareilles à des phosphènes. « *J'ai retrouvé la façon dont je me faisais venir des bouts d'étoiles dans les yeux : serrant fort les paupières, m'aidant des doigts au besoin pour mieux tenir, mieux voir du feu.* »

M. Pn

Communauté d'exclus

L'œuvre de Caryl Phillips est hantée par la question de la discrimination. Après l'Afrique et les Antilles dont il est originaire, le romancier centre son propos sur l'Europe

LA NATURE HUMAINE (The Nature of Blood), de Caryl Phillips. Traduit de l'anglais par Pierre Charras, Mercure de France, 291 p., 140 F (21,34 €)



Caryl Phillips : « Dans une certaine mesure, la fiction est un acte moral qui peut aider à la compréhension de l'Histoire »

Ah ! le climat de Londres en hiver ! Cette petite pluie fine qui sature l'atmosphère d'une vapeur froide, Caryl Phillips n'arrive pas à s'y faire. Et s'il l'a chassé d'un mouvement d'épaules en pénétrant dans un pub, c'est sans véritable espoir de congédier cette vieille connaissance. Originaire de Saint Kitts and Nevis, dans les Petites Antilles du Nord, le romancier a grandi en Angleterre, où il est arrivé l'année de sa naissance. Quarante ans après, cet écrivain prometteur – désigné par Salman Rushdie et Antonia Byatt comme l'un des dix meilleurs écrivains contemporains de langue anglaise, dans un numéro spécial de la revue *Granta* paru il y a quelques années – vit le plus souvent à New York, où il enseigne la littérature anglaise à l'université Columbia. Pourtant, son existence britannique continue de marquer une œuvre largement traversée par la question de la discrimination, ce rejet dont il a lui-même souffert dans l'enfance.

Des six romans publiés à ce jour, *La Nature humaine* est le troisième à paraître en France et sans doute le plus directement lié aux racines européennes de l'exclusion. Les deux précédents, *La Traversée du fleuve* (1) et *Cambridge* (2), abordaient le thème de l'esclavage en prenant pour cadre l'Afrique, l'Amérique, les Antilles britanniques et, pour partie seulement, l'Angleterre. Cette fois, l'Europe est au centre du décor, terre nourricière d'une barbarie prodigieusement résistante au passage des siècles. Mêlant trois histoires distinctes et cependant parallèles, Ca-

ryl Phillips trace des itinéraires épars dans le temps et concentrés dans la souffrance. Celui d'Eva, la jeune juive allemande expédiée dans un camp d'extermination ; celui de la petite communauté juive de Portobuffole, près de Venise, dont trois membres furent brûlés vifs à la fin du XV^e siècle ; celui d'Othello, le général noir appelé à Venise pour ses talents de guerrier, mais tenu à l'écart à cause de la couleur de sa peau. D'une écriture sèche, écorchée, presque sans musique à certains moments mais particulièrement forte, le romancier suit le destin de

ces êtres écartelés. Tous vivent dans un monde qui les nie, pris entre la nécessité de composer avec des bourreaux qui les abritent éventuellement par nécessité (financière ou guerrière), puis les anéantissent dès que l'occasion s'en présente. Elevé à Leeds par des parents de condition modeste, Caryl Phillips sait de quoi il parle. « Il se trouvait toujours quelqu'un pour me rappeler qui j'étais et d'où je venais », dit-il. Pas question, pour autant, de pointer un doigt accusateur vers cette Europe où il a fait ses premières armes et acquis une bonne dose de détermination.

« Ce qui m'intéresse, c'est seulement d'examiner les coins sombres de l'histoire européenne. J'ai toujours été fasciné par la manière dont ce continent peut transformer les gens en marginaux. A quelle vitesse on peut y passer du centre à la périphérie : rejeter le matin, rejeter le soir, alors que vous êtes resté la même personne. »

Personnage émouvant, fait du désir de vivre et d'une irrésistible tentation de se libérer par la mort ou la folie, Eva représente le véritable cœur de ce roman à plusieurs voix. Un livre dur, presque insoutenable parfois, Caryl Phillips n'hésitant pas à mettre en mots, fussent-ils ceux de la fiction, certains aspects de la survie dans les camps. « Je n'ai pas essayé d'écrire un livre sur la Shoah et l'expérience juive, indique-t-il cependant. D'autres l'ont fait avant moi, qui en avaient eu une connaissance personnelle. Mais je pensais pouvoir apporter à ce sujet, avec tout le respect nécessaire, quelque chose que je connais moi-même. Dans une certaine mesure, la fiction est un acte moral qui peut aider à la compréhension de l'Histoire. »

S'il se dit optimiste, malgré tout, c'est parce qu'il existe toujours des gens pour « essayer d'entrer en contact avec quelqu'un qui n'est pas eux-mêmes. L'exclusion n'est pas le dernier mot de l'Histoire. » Même si ces tentatives se soldent par des échecs. Dans chacun de ces récits entrecroisés, qui finissent par former un seul torrent où se coule la douleur des uns et des autres, des individus s'appliquent à édifier de minces passerelles promises à l'effondrement. Restent les rêves, ceux d'une famille accueillante, d'une cité sans ghetto, d'un pays libre. Voyageurs sans repos, les personnages de Caryl Phillips cherchent leur terre promise dans le sein mouvant de l'Histoire.

Raphaëlle Rérolle

(1) Éd. de L'Olivier, 1995.
(2) Mercure de France, 1996.

Livraisons

● **LE TROU MAHAUT**, d'Orlando de Rudder. Un sacré gamin, le narrateur qui finira par « accepter de ne trouver personne à qui pouvoir parler », après nous avoir enivrés, tournéboulés et ravés par son débit, son langage savoureux, sa famille et son entourage où l'on croise un frère qui aspire à la sainteté, une sœur au mont de Vénus accueillant, un religieux casseur de télévisions, tout un petit monde qui ne néglige pas plus la prostitution que la magie, le meurtre que le chantage. Délire. Le mot s'impose de l'une à l'autre des séquences qui font la vie de cette famille de fermier du Hainaut, mais un délire si bien maîtrisé pour nous envoyer des images de la misère et de la vie malgré tout, qu'on aperçoit, derrière la frénésie de l'écriture, bien plus qu'une simple fantaisie d'écrivain. Sans doute faut-il ce ton, ce vocabulaire chahuté et cette rage qui sourd d'Orlando de Rudder comme de ses personnages pour nous bousculer, grossir le trait jusqu'à ce que nous soyons éblouis par un style sans égal qui nous fait voir ce que nous voulons ignorer (éd. H. C. 246 p., 95 F [14,48 €]). P. R. L.

● **LA BOÎTE**, de François Salvaing. Dans les années 80, Patrick Bardeilhan entre dans une société d'emballage et de conditionnement industriels. Responsable aux ressources humaines, il a pour mission d'« infléchir les mentalités, [de] promouvoir de nouveaux comportements », avec doigté, sans démagogie. Il applique avec zèle les consignes : décroïsonner, anticiper, mobiliser, débuser les dysfonctionnements. Son souci de réformer, de combattre l'inertie crée des remous, suscite des hostilités. Son poste est supprimé, et une nouvelle affectation lui est trouvée. Pour l'acquisition d'une unité en déconfiture, il a pour mission de la « dégraisser » d'un tiers des effectifs. Début d'une série de purges qui lui valent d'être surnommé « L'Extincteur ». L'intrigue que mène François Salvaing tire ses meilleurs effets de l'observation et de l'illustration aiguës de ce que Viviane Forrester dénonçait dans *L'Horreur économique*. Il rejoint par là un courant que l'on pourrait appeler la « socio-fiction » qui se nourrit des problèmes de l'heure : l'exclusion, le chômage, le sida, la drogue... De ce point de vue, l'ouvrage est fort, prenant et convaincant. Il reste que la fiction a ses exigences pour donner aux personnages qui l'animent consistance, attrait, mystère aussi, faute de quoi ils deviennent porte-enseigne ou porte-parole. A cet égard, l'auteur, par souci d'efficacité et de rapidité, a sans doute trop restreint ou schématisé le contexte proprement humain au profit du rendu événementiel (Fayard, 334 p., 120 F [18,29 €]). P. Ky

● **ANTHOLOGIE DE NOUVELLES ISRAËLIENNES CONTEMPORAINES** Choix et introduction de Nilly Mirsky. Conformes à l'idéologie des pères fondateurs de l'Etat hébreu, les proses israéliennes se devaient de restituer la métamorphose du juif craintif arrivé d'Europe en « juif nouveau », bâtisseur et pugnace. Peine perdue. Les dix-sept nouvelles que signent des auteurs parmi lesquels certains sont déjà connus en France (Aharon Appelfeld, Orly Castel-Bloom, Amos Oz, Avraham B. Yehoshua) ne témoignent pas d'une vision aussi réductrice. Tributaire d'une langue à la fois neuve et ancienne, inspirée par une société hétérogène, la littérature israélienne d'aujourd'hui reflète surtout le désarroi des petites gens, leurs tourments et leurs velléités, leurs abdications. Comment rester insensible au beau récit d'Yizhar (« Le prisonnier »), qui dit le désarroi d'un soldat chargé de garder un berger arabe promis à la mort ? Sinon au charme juvénile de celui de Ben Ner (« Cinéma »), où la magie dispensée par le projecteur l'emporte sur les avatars d'une réalité pas toujours très glorieuse ? (Gallimard, traduit de l'hébreu par Rosine Pinhas-Delpuech, Jacques Pinto, Gisèle Sapiro, Laurent-Schuman et Monique Shouissa, 390 p., 160 F [24,39 €]). E. R.

Pasolini, mon prochain

En traducteur passionné de son sujet, René de Ceccatty sonde l'œuvre multiforme de l'écrivain-cinéaste et la rapproche de celle de Sade

SUR PIER PAOLO PASOLINI de René de Ceccatty. Ed. du Scorff, Botoharec, 56320 Le Fauouët, 156 p., 125 F (19,05€).

Plus de vingt ans après, se demande René de Ceccatty à propos de celui dont il a amoureuxment traduit les textes, Pasolini ne serait-il pas aussi méconnu en France qu'à l'endemain de sa mort, le 2 novembre 1975 ? Ce n'était alors, pour la France, « ni un romancier, ni un poète, ni même

Jean-Michel Gardair

un écrivain. C'était simplement un cinéaste assassiné, une figure culte du monde homosexuel, un *Caravage moderne*. Est-ce que les choses ont beaucoup changé depuis, je n'en suis pas certain. » Une secrète blessure perce sous la mélancolie du doute. Cette blessure a un nom : *Pétrole*, le testament posthume de Pasolini. Magma incandescent ou fatras que cette œuvre éclatée, torrentielle et boueuse ? Livre insoutenable d'obscurité ou tout simplement illisible ? Le malentendu reste entier, en Italie même où l'on peut se demander combien des 200 000 acheteurs de *Pétrole* ne se sont pas limités aux vingt sodomies avec fellation de l'aussitôt lé-

gendaire chapitre 55. La récente publication d'inédits risque même d'encourager une nouvelle lecture de « Pasolini par lui-même », prêtant au poète assassiné les faits et gestes d'un personnage de Sade.

La référence à Sade, suggérée par *Salo ou les cent vingt journées de Sodome*, est constante dans les écrits de Ceccatty *Sur Pier Paolo Pasolini*, qui couvrent toutes les saisons et toutes les formes de son œuvre (poésie, romans, théâtre, cinémas, essais), toutes les étapes de sa réception, en Italie et en France, et trouvent leur unité de livre dans le plaidoyer passionné du critique en faveur

de *Pétrole*. Plus que le film sadien de Pasolini, où Barthes et Foucault avaient singulièrement manqué le thème de « l'assujettissement pour le plaisir », c'est bien *Pétrole* qui pose de la façon la plus aiguë et la plus troublante la question des affinités paradoxales entre Pasolini et l'auteur de *Julstine*. Tout, en effet, devrait les opposer, à commencer par leurs systèmes sexuels : si le « despotisme » est le « concept-clé du sadisme au point de le caractériser tout entier », « une chose est certaine, c'est que l'idée que Pasolini avait de la jouissance était absolument étrangère à celle de violence et d'asservissement, d'anéantissement de l'autre. Bien au contraire, elle était fondée sur l'anéantissement de soi comme objet d'amour. » La « phallogâtrie » même qui semblerait les rapprocher révèle en fait leur radicale différence, qui est avant tout une différence littéraire : pur signe de toute-puissance chez Sade (« Ce n'est pas un homme qui jouit de vous, c'est Dieu »), le phallus est d'abord pour Pasolini un objet poétique, l'image unique d'un corps irremplaçable. Si l'expérience sexuelle, dans *Pétrole*, chavire dans le ciel abstrait d'une jouissance cosmique, la sorte de manducation sacrée qui introduit à

l'extase se prête à l'énumération réaliste des plus fines singularités, physiques et proprement ethnologiques, des corps conducteurs du plaisir ; véritable *Thesaurus* populaire de la virilité italienne, menacée d'homologation par les stéréotypes contemporains.

C'est sans doute ce que voulait dire Pasolini quand il reprochait à Sade de ne pas avoir de style : les corps sadiens sont interchangeables. Mais du moment même où Pasolini se laisse entraîner dans la spirale d'une sexualité sadienne, il encourt le risque du même reproche en sacrifiant à une théologie négative la sensualité singulière, nourrie à la fois de littérature et d'histoire de l'art, qui était l'âme de sa poésie. Ou plutôt, cette poésie coexiste encore, dans *Pétrole*, avec sa négation, sans que l'inachèvement du livre, comme le remarquait Arbasino, permette de décider si Pasolini eût finalement choisi entre une poésie réconciliée avec le monde dans le bonheur de sa nomenclature, ou une dernière fuite en avant dans l'enfer de Sade, le ciel vide de Bataille ou le délire sidéral du Président Schreber.

On peut aussi, peut-être, aimer Pasolini sans l'accompagner aussi loin.

René de Ceccatty collabore au « Monde des livres »

LES PUBLICATIONS DU Monde

Un ancien numéro vous manque ?

(Commande et envoi à domicile)

3615 LEMONDE

Le labyrinthe Strindberg

A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la naissance du dramaturge, l'essai d'Elena Balzamo éclaire sur un homme aux moi multiples

AUGUST STRINDBERG, VISAGES ET DESTIN d'Elena Balzamo. Viviane Hamy, 320 p., 180 F (28,81 €).

LE SACRISTAIN ROMANTIQUE DE RANÖ d'August Strindberg. Traduit du suédois par Elena Balzamo, Viviane Hamy, 95 p., 85 F (12,96 €).

Qui, en France, peut prétendre connaître vraiment « le plus grand feu de Suède », comme s'était proclamé le jeune Strindberg ? Certes, l'intégrale de son théâtre est disponible, comme l'*Œuvre autobiographique* (1), mais ils ne représentent qu'une part infime – la meilleure –, d'une production multiforme. La nouvelle édition des *Œuvres complètes* en cours en Suède ne prévoit-elle pas soixante-treize volumes, tandis que la *Correspondance* en réunit déjà vingt ? Notre méconnaissance est d'autant plus étrange que Strindberg avait adopté notre langue au moins pour deux textes essentiels. Elle lui apportait la distance convenable pour s'examiner en secret (*Le Plaidoyer d'un fou*) et aller jusqu'au bout de lui-même, vers une renversante conversion (*Inferno*). Deux bonnes raisons de s'étonner que le cent cinquantième anniversaire de sa naissance (22 janvier 1849) n'ait pas suscité d'initiative importante (2).

Aucune des deux biographies de l'auteur de *Mademoiselle Julie* existant en français ne comble notre ignorance. L'une, du Suédois Per-Olov Enquist (3), est une « dramatisation » fort habile, écrite pour la télévision ; l'autre, de l'Anglais Michael Meyer (4), colle trop étroitement aux faits pour dégager un point de vue. En suivant une chronologie centrée sur la personne, chacune s'est d'emblée condamnée aux limites d'un genre inadéquat à

rendre compte d'un auteur qui n'eut pas une vie, mais plusieurs, qu'il s'épuisa à explorer, tenta de maintenir ensemble ou, à tout le moins, de penser dans leur unité, et d'abord dans ces moments où elles s'écartaient trop les unes des autres pour qu'il n'en paraisse dépossédé par la folie.

« Est-ce donc si certain que l'artiste n'a pas de moi parce qu'il en a plusieurs », interroge son alter ego, Johan, le « fils de la servante », du récit homonyme. *N'est-il pas plus riche, lui qui en possède un nombre plus élevé que les autres ?* Elena Balzamo pénètre dans le « labyrinthe » des moi par l'œuvre et la correspondance. Navigation risquée, malgré le repérage d'une série de ports (histoire, géographie, société, individu, monde visible et invisible), parmi lesquels la littérature forme un havre naturel, « épilogue » de cet essai où se dessine d'un trait appuyé le cœur révélateur qui bat entre l'athée et le mystique ; entre le fils de la servante et l'homme supérieur ; entre le scientifique et l'artiste ; entre Rousseau et Nietzsche.

FLAMBOYANCE

Avec une énergie qui n'est pas sans rappeler celle de son modèle, Elena Balzamo sillonne le territoire de ses expérimentations scientifiques sans craindre d'aligner les propositions polémiques – et c'est bien sa moindre dette à l'égard de celui qui manipulait le soufre à se brûler. « *Savant sans science* », Strindberg serait un « écrivain par défaut », dont l'œuvre pourrait être comprise comme « un gigantesque commentaire de ses lectures ». L'auteur de *Jouer avec le feu* produirait des flammes admirables, certes, mais « sans substance propre », et sa personnalité serait irréductible, mais comme « une coquille fragile qui ne renferme peut-être que du vide ».

Seule la science serait une garantie de vrai, de juste. Elena Balzamo relève « son désir de faire de la littérature une science exacte, qui force-

rait le respect ». Et le beau ? « Si le beau n'est pas en même temps le vrai, alors adieu le beau ! », répond-il. L'histoire, l'ethnographie, l'économie, la linguistique, la physique, la chimie, la botanique, la physiologie, la psychologie, la médecine, l'astronomie, la géologie... A laquelle de ces « sciences » Strindberg ne s'est-il pas consacré, en encyclopédiste ? Son érudition est incontestable, mais sa capacité d'engranger les connaissances les plus variées ne l'empêche pas de parvenir souvent à des conclusions aberrantes. Il tord les faits, pour les faire entrer dans un cadre préétabli. A preuve, ses arguments pour étayer sa misogynie.

Mais le théâtre ? le roman ? les récits ? « En écrivant, il fait de la science par d'autres moyens – pour parler comme Clausewitz –, et en s'occupant de recherche scientifique il continue à faire de la littérature », estime Elena Balzamo. Ce fils d'armateur était un nomade du savoir. Un « omnivore » convaincu que c'était « manger ou être mangé », et qu'il fallait demeurer sans cesse en mouvement pour mieux dévorer le monde. C'était le prix à payer pour acquérir une maîtrise qu'il ne prouvera jamais mieux qu'au bout de sa plume : « Vous avez le pouvoir, j'ai la Parole-j'ai la Parole en mon pouvoir ! »

Jean-Louis Perrier

(1) Traduits par Carl-Gustav Bjurström, respectivement aux éditions de l'Arche et au Mercure de France.

(2) Trois débats sont prévus à l'occasion de la publication *Strindberg, visages et destin*. Samedi 30 janvier à 20 h 30, à La Maroquinerie, 23, rue Boyer, Paris 20^e, avec Elena Balzamo. Samedi 6 février à 14 h 30, à la bibliothèque Faidherbe, 18, rue Faidherbe, Paris, 11^e, avec Elena Balzamo, Jacques Kraemer et Philippe Bouquet. Jeudi 18 février à 20 h 30, au Centre culturel suédois, 11, rue Payenne, Paris 3^e (tél. : 01-44-78-80-20).

(3) *Strindberg, une vie* (Flammarion, 256 p., 110 F [16,76 €]).

(4) *August Strindberg* (Gallimard, 836 p., 250 F [38,11 €]).

Couvent des Cordeliers
15, rue de l'École de Médecine 75006 PARIS

SALON DE LA BIBLIOPHILIE
DU 4 AU 7 FÉVRIER 1999 de 10h30 à 20h00

Entrée libre - organisé par le C.I.P.P.E. - tél 81 48 32 12 15

La marque Rojan

L'illustrateur russe influence encore
décorateurs, créateurs de mode et graphistes

LA MAISON DES TROIS OURS
Hommage à Rojankovsky.
Ed. Les Trois Ours
(tél : 01-45-40-83-93)
66 p., 180 F (27,44€).

En raison de sa « *magnifique et redoutable puissance* », l'image est reine dans le livre pour enfants. Encore faut-il distinguer « *l'image choc* », source d'« *émotion sans suite* », de l'image bénéfique que l'enfant peut, « *parce qu'elle est à sa portée, dominer par la force morale ou comparer à sa propre vie* », celle qui donne confiance et goût du beau. Ainsi parlait l'éditeur Paul Faucher, adepte de l'éducation nouvelle et fondateur du Père Castor, dans les années 30. Pour célébrer son centenaire, en novembre 1998, un colloque, dans la Nièvre, a éclairé ses intuitions pionnières : l'idée que l'enfant a droit à « *plus de conscience (...)* et si possible plus d'art que tout autre public ».

D'où la volonté du Père Castor de voir illustrer ses livres par de véritables artistes. Nombre d'entre eux, venus de l'Est, s'inspiraient des avant-gardes russes, comme Nathalie Parain, à qui la médiathèque d'Orly vient de rendre hommage, et dont les célèbres *Ronds et Carrés* rappellent le travail d'El Lissitzky.

Un autre Russe capital dans la production du Père Castor est Feodor Rojankovsky dit Rojan. Né en 1891, Rojan entre aux Beaux-Arts de Moscou et commence sa carrière pendant la Révolution.

Arrivé à Paris en 1925, il est remarqué par Paul Faucher qui lui confie l'illustration d'albums devenus classiques - *Michka, Panache l'écurieuil*... En 1941, il quitte la France pour les Etats-Unis, « *repart à zéro, dans une autre culture* », reçoit en 1956 la médaille Caldecott, grande distinction pour l'illustration, et

meurt quatorze ans plus tard, laissant une centaine de livres et des milliers d'images.

Le catalogue qui accompagne l'exposition Rojankovsky (1), rassemble des points de vue autour des illustrations de *Boucle d'Or*. Son originalité réside notamment dans la diversité des témoignages : celui du couturier Christian Lacroix qui, avouant « *à quel point les dessins de Rojankovsky ont "impressionné" [son goût]* », explique sa fascination pour ses décors, son mobilier de branches, l'alliance du « *brut et du sophistiqué* » ; celui de la designer Elisabeth Garouste qui dit ce que ses créations doivent à ses souvenirs de *Michka* ; ou celui de l'illustrateur Philippe Dumas, « *suiivi à la trace* », toute sa vie, par *Froux le lièvre*.

« *Qu'eût été Lebrun sans les plafonds commandés par Louis XIV ?*, interroge Philippe Dumas. *A Rojankovsky, il a manqué les chantiers de grands décors pour les Ballets russes* ». Révolution, guerre, exil : « *Nous devons nous contenter de livres pour enfants. Mais d'une qualité telle (...)* que nous nous demandons s'ils ne sont pas, en fin de compte, la création la plus représentative de l'époque. » Rojan, montre ce livre, continue d'irriguer les branches les plus inattendues de la création : mode, décoration, graphisme... Preuve que Paul Faucher avait raison : les « *bonnes images* » d'enfance, tels des idéogrammes, peuvent, comme le dit Christian Lacroix, « *estamper les esprits à jamais* ».

Fl. N.

(1) Après Villeurbanne et Clamart, l'exposition sera à Blois, du 3 février au 9 mars (Bibliothèque Abbé-Grégoire, 4, place Jean-Jaurès, 41000 Blois), puis à Cavaillon (Médiathèque La Durance, 4, rue Véran-Rousset 84300 Cavaillon) du 15 mars au 30 avril.

Marguerite se lance en politique

Après la métaphysique et avant les questions éthiques, voici la petite rate imaginée par Virginie Lou
aux prises avec la chose publique. Un conte animalier drôle et didactique

MARGUERITE ET LA POLITIQUE
de Virginie Lou.
Illustrations de Franck Boyer,
préface de Danielle Mitterrand.
Actes Sud Junior,
« Les Contes philosophiques »,
96 p., 59 F (8,99 €).
A partir de 7-8 ans.

LA VIOLENCE, CARTON ROUGE
de Virginie Lou.
Illustrations de Serge Ceccarelli,
avant-propos
de Jean-Pierre Rosenczveig,
Actes Sud Junior,
« Les Histoires de la vie »,
72 p., 59 F (8,89 €).
A partir de 10-11 ans.

Ce qui prime, c'est le plaisir. Ce n'est pas un livre à message », affirme Virginie Lou a propos de *Marguerite et la politique*. Une histoire édifiante pour éveiller la conscience politique et sociale des enfants, dans une collection intitulée « *Les Contes philosophiques* » ? Voilà qui aurait pu faire fuir, en effet, si l'on ne connaissait la plume allègre de Virginie Lou et son talent pour « *mettre en scène, sans avoir l'air d'y toucher, les questions majeures qui agitent le monde* ». Dans un précédent volume, chez le même éditeur, l'auteur des *Saisons dangereuses* (Syros) avait mis Marguerite - sa décidément très douée et désormais célèbre petite rate - aux prises avec... la métaphysique. Rien de lourdement pédagogique ni d'abstrait dans ces nouvelles aventures. Virginie Lou a planté son décor dans la cour d'une ferme. Les hommes, comme le veut la coutume, y exploitent les animaux. Ils les forcent à travailler, les battent à l'occasion, les mangent pour finir : c'est contre cette injustice que Marguerite a décidé de s'élever. A elle de convaincre la basse-cour entière de négocier avec le père Michu, le



Virginie Lou

fermier ; à elle, le petit rongeur méprisé, de se battre, au nom de tous les animaux, pour... « *changer la vie* » !

La parabole est efficacement construite. Sans simplisme. Si Marguerite se lance dans une carrière politique, c'est au départ pour des raisons personnelles relevant de son intérêt bien compris. Mais qu'importe ? Elle réveille les frustrations, les désirs, les idéaux enfouis chez les autres, et s'aperçoit qu'elle est, à elle seule, porteuse de revendications qui dépassent son propre cas. « *On peut prendre conscience de sa condition réelle parce qu'une agitée du bocal*

a éprouvé une blessure narcissique, remarque Virginie Lou. *Je me place ici en dehors de toute considération morale. Les petites choses peuvent avoir de grands effets.* »

De l'inertie à la prise de conscience, des premiers meetings ratés au grand soir dans la basse-cour, les comptes et mécomptes de Marguerite sont aussi drôles qu'instructifs. Y passent en filigrane les notions de négociation, de vote, de démagogie, de conflits d'intérêts, de grève... « *Ce que j'ai voulu raconter, c'est comment un groupe va peu à peu se civiliser, apprendre à s'écouter, prendre ensemble des décisions de la manière*

la plus juste possible, précise l'auteur. *C'est la condition humaine vue sous un biais familial et familial.* »

Il y a quelque chose de bon enfant dans les réunions au sommet des animaux de la basse-cour, une alacrité qui fait parfois songer au ton de Marcel Aymé dans *Les Contes du chat perché*. Pourtant, le livre de Virginie Lou est truffé de clins d'œil, de références politiques, de slogans de mai 68. On s'y envoie des petits noms d'oïseux comme « *radical cassoulet* » et l'on y chante les vertus d'Interzool, un système de communication sur lequel les animaux déclarent la grève - « *un peu comme le sous-commandant Marcos, entouré par l'armée mexicaine, avait été le premier à envoyer des messages sur Internet pour faire connaître sa lutte à la communauté internationale* ».

On l'avait vérifié dans *Eloge de la lumière au temps des dinosaures*, son premier roman « pour adultes » (Actes Sud, « Le Monde des livres » du 29 août 1997) : la voix de Virginie Lou est sensible et juste. Pas question de l'adapter en l'affadissant sous prétexte qu'elle écrit pour des jeunes : « *Je cultiverais presque l'inverse. La curiosité est un excellent moteur pour que le livre devienne l'espace d'une relation adulte-enfant* ». L'auteur applique le même principe dans *La Violence, carton rouge*, conçu comme « *un outil pour aider à la résolution des conflits* » en même temps qu'« *un prétexte à la discussion* ». Là encore, l'auteur est dans le ton. Virginie Lou - qui a animé de nombreux ateliers d'écriture en banlieue - a, dit-elle, « *une vision intérieure de ce qui se passe dans la tête des adolescents* ». De la politique au pacifisme, il n'y avait qu'un pas. La prochaine fois, la petite rate se débattrait avec les questions morales. Ce sera *L'Éthique à Marguerite*. En clin d'œil à Aristote ? Pourquoi pas.

Florence Noiville

Livraisons

● **LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE DANS TOUS SES ÉCRITS (1529-1970)**, de Jean-Paul Gourévitch

« *Lorsque l'on écrit pour les enfants, la tâche n'est pas (...) de se rapetisser, de s'abaisser, de descendre, mais bien au contraire (...) de monter encore, de monter aussi haut que puisse atteindre l'esprit humain, c'est-à-dire jusqu'à l'âme de l'enfant* », défendait déjà Stalher en 1861, à l'époque où les initiatives de Hetzel et Hachette bouleversèrent la littérature enfantine. Les textes ici rassemblés par Jean-Paul Gourévitch couvrent dix périodes qui vont des premières prescriptions d'Erasme en matière de lecture aux albums interactifs et œuvres pour enfants de grands écrivains contemporains. Le choix est éclectique, mêlant des textes critiques de chaque époque aux extraits de littérature pour jeunes. Même si cette collection s'adresse plus particulièrement aux acteurs du monde scolaire, la pertinence et la qualité de la synthèse qui commente cette anthologie destinent cet ouvrage à tous ceux que la littérature et la lecture passionnent (éd. CRDP de Créteil, 352 p., 120 F, 18,29 €).

F. Dt

● **LE NOËL D'AUGGIE WREN**, de Paul Auster

« *Pendant longtemps, je n'ai guère prêté attention à Auggie Wren. Il était ce petit homme étrange, vêtu d'un sweat-shirt à capuchon, qui me vendait des cigares et des revues (...). Et puis, un jour...* » Inutile d'en savoir plus pour goûter ce conte moderne - paru dans le *New York Times* avant de trouver sa place dans le film de Wayne Wang, *Smoke* - qu'on lira, même passé Noël, avec un égal plaisir. Plaisir des mots sur fond de belle histoire (Paul Auster en Père Noël avec dans sa hotte des valeurs d'amitié et d'amour). Plaisir de découvrir, sous une prose limpide, une fable sur l'art (Auster porte-plume de l'artiste, celui qui tente de saisir « *le temps naturel et le temps humain* »). Plaisir des yeux grâce aux illustrations de Jean Claverie, photographe insolite de Brooklyn (traduit de l'anglais par Christine Le Boeuf, Actes Sud Junior, « Les grands livres », 32 p., 69 F [10,51 €]). A partir de 8-9 ans.

E. G.

● **LA PAPILLONNE DE TOUTES LES COULEURS**, de Didier Daeninckx, illustrations de Michel Boucher

Où l'on suit une charmante papillonne depuis sa naissance jusqu'à sa première expérience de la transgression - avoir pénétré sans autorisation au Royaume de Lavande -, ce qui lui vaut une convocation chez l'empereur Agrias Sardanapalus et le début de gros ennuis. Où l'on découvre aussi un registre nouveau chez Didier Daeninckx, une palette douce et colorée entre le conte et la rêverie (Père Castor Flammarion, 28 p., 75 F [11,43 €]). A partir de 4 ans.

Fl. N.

Initiation douloureuse

Au terme d'un road movie drolatique, Sharon Creech dévoile l'envers réel de ce voyage initiatique

LE VOYAGE À REBOURS

(Walk Two Moons)

de Sharon Creech.

Traduit de l'anglais

par Anne Krief,

Gallimard Jeunesse,

« Page blanche »,

332 p., 47 F (8,45€).

A partir de 12 ans.

Conçu comme le road movie d'une adolescente de treize ans, Salamanca Arbre Hiddle, à travers les Etats du Wisconsin, du Minnesota, du Dakota du Sud, du Wyoming et du Montana, *Le Voyage à rebours* - qui a reçu en 1995 la Newbery Medal, une récompense américaine importante dans le domaine du livre de jeunesse - remplit admirablement le programme annoncé par son titre français. Flanquée d'un couple de grands-parents excentriques et affabulateurs, la jeune héroïne suit scrupuleusement les étapes du trajet effectué un an auparavant par sa mère. Avec la volonté farouche de la rejoindre au terme de son périple, pour la ramener, le jour de son anniversaire, au foyer et au mari qu'elle a quittés. Rien que de très banal, à première vue, pour un roman d'apprentissage qui exploite le ressort habituel du voyage initiatique. Mais il faut compter avec une sous-jacente subversion de cette trame, dont les derniers chapitres se retournent vers le lecteur inconscient pour le dévoiler. Car la partition des retrouvailles est jouée d'avance. Ou plutôt restera inachevée, lors du sinistre anniversaire auquel le lecteur est convié. Première palinodie, donc, celle du lecteur blousé, lisant à rebours dans cette drolatique odyssée, un sourd travail de deuil, la lente acceptation d'un impossible réel travesti par le fantasme.

Les premières variations sur ce thème auraient cependant dû l'avertir. Salamanca ne raconte-t-elle pas au fil des étapes les égare-

ments de sa propre camarade de classe, Mabeth, qui peuple allègrement la banlieue résidentielle *middle class* où toutes deux habitent de maniaques, kidnappers et assassins imaginaires du meilleur cru - de ceux qui enterreront leurs victimes sous le rhododendron du jardin ? D'ailleurs, comment Salamanca elle-même pourrait-elle résister à cette fiction lorsque la femme qui cristallise son ressentiment et que fréquente son père esseulé porte le funeste nom de Miss Macchabée ? La narration croise habilement les deux parcours des adolescentes, chacune se débattant avec les angoisses de l'abandon, un regard lucide et moqueur posé sur l'incompétence navrante de leur entourage.

Second retour amorcé par l'ouvrage, celui de Salamanca aux territoires de ses aïeux indiens. Ces hauts lieux des origines sont devenus les étapes obligées d'un itinéraire touristique, bardé de panneaux publicitaires, que l'adolescente découvre incidemment sur les traces de sa mère : les Badlands, le mont Rushmore, le National Monument de Pipestone, où les calumets de la paix se débitent à la chaîne. Ces scènes de découverte reprennent en médaillon les grands mythes d'un certain roman américain, ceux de la frontière et de la prairie perdue, récupérés par le prosaïsme des musées du souvenir. Sharon Creech joue habilement des différentes tonalités de son récit, campe des personnages secondaires délectables et maîtrise sans conteste le tissage des diverses trames. Mais elle s'autorise quelques faiblesses, utilisant par instants des expédients simplistes, à coups, par exemple, de sages proverbes saupoudrés dans l'intrigue - le fameux « *Ne jugez pas un homme avant d'avoir marché deux lunes dans ses mocassins* » d'où est extrait le titre original du livre -, sans que le style ait toujours la puissance d'évocation que méritait le projet.

Fabienne Dumontet

Ensortellement

D'une plume malicieuse, J.K. Rowling conte les aventures scolaires d'un petit apprenti sorcier

HARRY POTTER

À L'ÉCOLE DES SORCIERS

(Harry Potter and

the Philosopher's stone)

de J. K. Rowling.

Traduit de l'anglais

par Jean-François Ménard,

Gallimard jeunesse, 306 p.,

39 F (5,94€). A partir de 9 ans.

Dans quel collège recommande-t-on, en fait de manuels scolaires, *Potions magiques* d'Arsenius Beaulitron ou *Forces obscures : comment s'en protéger* de Quentin Jentremble ? Dans quel genre d'établissement demande-t-on, en guise de fournitures, une baguette magique, un chaudron et un télescope ? Ce n'est pas, on s'en doute, dans une école banale, mais dans une maison proprement « *extraordinaire* » comme celle du roman de l'Anglaise J. K. Rowling. Un endroit qui porte le doux nom de Poudlard et qui est tout simplement la meilleure école de sorcellerie du monde.

N'y entre pas qui veut ! Il faut être prédestiné. Les « *Moldus* » comme vous et moi, n'ont aucune chance d'y faire la moindre étude. Harry Potter, un petit orphelin de père et de mère, élevé durement par une tante et un oncle n'ayant d'attentions que pour leur fils - lequel est pourtant un odieux sacrifiant -, a, en revanche, toutes les capacités requises pour recevoir l'enseignement, très spécial, que l'on y dispense. Pensez donc. On y reçoit des cours de défense contre les forces du mal, de métamorphoses, d'histoire de la magie... Mais, tout le monde le sait, il y a deux sortes de magie : la blanche et la noire, la bénéfique et la maléfique. Harry Potter découvre, dès son arrivée, qu'il jouit, lui, le petit garçon timide et maltraité, d'une indéniable célébrité parce qu'il a échappé au sort que lui réservait

l'assassin de ses parents, le terrible sorcier Voldemort. Mais il est trop surpris par toutes les révélations qui lui sont assénées d'un seul coup, trop troublé par ce qu'il apprend sur ses parents et sur lui-même pour prendre conscience de ce que cela signifie et du caractère exceptionnel de son destin.

Le roman de J. K. Rowling trace la chronique de la première année d'études d'Harry Potter à Poudlard. Que se passe-t-il quand on arrive dans un collège ? On noue des amitiés, on se fait des ennemis, on suit les cours avec plus ou moins d'assiduité, on participe aux activités sportives - Harry Potter se révèle vite un champion de quidditch, cette variante du cricket auquel on joue juché sur un balai ! -, on outrepassa le règlement, surtout s'il y a dans le pensionnat une zone interdite... J. K. Rowling a la plume allègre et malicieuse. Son goût de la fantaisie est communicatif. Son sens du suspense vous laisse haletant. Car, bien sûr, dans l'ombre, se trame un noir complot qu'Harry et ses amis seront, seuls, en position de déjouer. Sauront-ils le percer à jour ? Réussiront-ils à franchir le cap de la terrible épreuve initiatique qui le leur permettrait ?

Sur la chronique de la vie collégienne, l'auteur a greffé l'un des thèmes primordiaux de la « *fantasy* » : l'affrontement aux forces du mal. Une réussite parfaite qui joue avec virtuosité du mystère et du frisson. Inconnue avant qu'elle ne donne naissance au personnage d'Harry Potter, la Britannique J. K. Rowling, qui vit à Edimbourg, a immédiatement défrayé la chronique outre-Manche. Son livre y a été couronné de nombreux prix. On le comprend aisément : il s'agit d'un de ces ouvrages qui vous ensorcelle dès les premiers paragraphes et vous procure un sentiment continu de jubilation. Un bonheur !

Jacques Baudou

La Société des Écrivains

édite chaque mois
10 nouveaux auteurs

Catalogue sur simple demande

tél : 01 39 08 05 38 fax : 01 39 75 60 11

Contrat participatif

Aux Éditions des Écrivains

147-149, rue Saint-Honoré 75001 PARIS

(adresse postale pour toute correspondance ou envoi de manuscrit)

ÉCRIVAINS

pour vos envois
de manuscrits
renseignements :

Éditions LA BRUYERE

128, rue de Belleville

75020 PARIS

Tél. (1) 43.66.16.43

« Jean suisse hure »



« **GRIFFE AU NEZ** »
Fourier, Burroughs
de Simone Debout-Oleszkiewicz.
Payot, 184 p.,
160 F (24,39 €).

**L'UTOPIE
DE CHARLES FOURIER**
de Simone Debout.
Les Presses du réel,
« L'Ecart absolu »,
272 p., 120 F (18,29 €).

**THÉORIE DES QUATRE
MOUVEMENTS**
suivie du
**NOUVEAU MONDE
AMOUREUX**
de Charles Fourier.
Introduction et édition
de Simone Debout-Oleszkiewicz,
Les Presses du réel,
« L'Ecart absolu »,
686 p., 160 F (24,39 €).

**LE NOUVEAU MONDE
AMOUREUX**
de Charles Fourier.
Édition établie et présentée
par Simone
Debout-Oleszkiewicz,
Stock, 510 p., 160 F (24,39 €)
(En librairie le 3 février.)

Cette chose a-t-elle un nom ? Rien n'est moins évident. L'étrétement, le déchiquetage, la torsion que Charles Fourier inflige à la langue française dans ce petit texte de 1827 paraissent dépourvus de dénomination. Ce qu'il fait – en décomposant et recomposant les mots – ne s'appelle pas simplement calembour. C'est plus qu'un jeu de mots. Imaginez un double texte : l'un déconcertant, dépourvu de sens explicite, l'autre banalement sensé, mais qu'on perçoit seulement en déchiffrant l'autre à voix haute. Une missive, somme toute assez longue, deux pages, mais « griffe au nez ». Il faut à l'heure de nos appareils pas de sens pour voir naître, de cette désorganisation même, des termes à la fois habituels et distordus. Curieux sentiments, par exemple, « laid ce petit rance » ou encore « l'age oie ». Fourier dit les éprouver en pensant venir, auprès de Laure, « ah ah si ce thé aux fesses teint ». Elle se pré-

nomme Laure, en effet, la dame de ses pensées – vraie cousine, ou rêverie chapardée à Pétrarque, ou les deux, on ne sait – à qui ne s'adresse « louve rage » de cette impossible « corps est-ce pont dance ».

Ceux qui classèrent, au XIX^e siècle, les papiers du défunt ne surent que faire de l'étrangeté. « Plaisanterie cacographique », ont-ils inscrit sur les catalogues. Il est question, entre autres, dans cette lettre, d'une femme si passionnée de couture que « toussait fautive œil sont à pisser pas raie le m'aime ». On se trompe, toutefois, si l'on se contente de hausser les épaules et de regarder ailleurs. La fantaisie épistolaire de cet homme mûr (en 1827, Fourier a quand même cinquante-cinq ans) n'est pas une excentricité insignifiante. L'ancien employé de commerce, critique virulent des aberrations du négoce et des hypocrisies dites civilisées, vision-

naire emphatique et tatillon, noceur gourmand, calculateur obsessionnel de dérèglements nouveaux, pilier de bordels, figure historique et embarrassante du socialisme à visage lutin, n'a pas crayonné ce soir-là une blague innocente. Il a sans doute défilé quelque chose, détraqué un coin de langue et d'idées. L'un des mérites de Simone Debout – ce n'est pas le seul, comme on verra – est de considérer ce texte bref, dans son inquiétante bizarrerie, comme la meilleure introduction possible à l'œuvre de Fourier. On perd en effet l'essentiel du bonhomme en voulant le rendre présentable, tristement sérieux, utopiste certes, mais pas vraiment dérangeant, juste lucide dans ses diagnostics économiques et généreux dans ses analyses sociales.

Il y a évidemment un Fourier à face claire, celui que Marx n'hésite pas, non sans quelque emportement, à comparer à Hegel pour

l'acuité du regard et l'ampleur de la pensée. Ce prophète bien connu a de beaux accents : « Le volcan ouvert en 1789 n'est qu'à sa première éruption, d'autres suivront », écrit-il dans les commencements du XIX^e siècle. Bon nombre de ses constats sonnent d'ailleurs comme des remarques actuelles : « L'industrie est devenue le supplice des peuples. (...) L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles voies au crime. (...) Il porte jusque dans les régions sauvages les scandales de la cupidité civilisée. » Cependant, suivant l'utopiste comme son ombre, un autre personnage ne cesse de provoquer du désordre – un Fourier semeur de trouble, ingénieur en « fantaisies lubriques », calculateur d'orgies graduelles et composées, avocat des manies les plus diverses – « gratte-talon », « pille-cheveux » –, soutenant tout bonnement que « chacun a raison en manies amoureuses puisque l'amour est essentiellement passion de la déraison ».

Désorganiser la langue,
combiner les passions,
favoriser les manies,
cuisiner les mots
et les mets, faire
proliférer le divers...
voilà quelques lignes
directrices proposées
par Charles Fourier.
Redevient-il
d'actualité ?

D'un côté la critique sociale, de l'autre les penchants privés ?

Ce partage est trop simple : il n'y a qu'un Fourier, dont il faut trouver la clé. Elle n'est pas immédiatement visible. Simone Debout a consacré une vie entière de travail à cette recherche. Elle a exhumé des archives et du silence des œuvres dérangeantes, beautés incongrues comme *Le Nouveau Monde amoureux*. Elle a annoté, présenté, édité, fait comprendre Fourier. Elle a vu, dans le grotesque ou l'obscène, le subtil et le subversif. Bref, elle a fait un beau travail, indispensable et intelligent, et on doit se réjouir d'en voir aujourd'hui une grande partie rééditée, une autre complétée par de nouvelles études.

Sans doute ne peut-on ramasser en quelques lignes tant de pages. Il faut indiquer pourtant un point essentiel. Ce qui fait l'unité de Fourier, c'est de toujours vouloir multiplier les connexions, faire proliférer les liens, étendre indéfiniment les combinaisons. Ce sens de l'harmonie par la complexité, on le retrouve aussi bien dans ses projets sociaux que dans ses rêveries orgiaques, gastronomiques ou lexicales. La grande singularité de Fourier, qui l'oppose à presque tous les autres utopistes, c'est d'imaginer qu'une cohésion plus grande du monde peut naître d'un jeu plus intense des écarts.

Au lieu de vouloir réduire les

écarts – entre les sexes, entre les goûts sexuels, entre les groupes, et de manière générale entre les passions –, il en joue, les combine, propose de les composer et recomposer de manière indéfiniment nouvelle.

A tous ceux qui cherchent à établir l'ordre en opérant des soustractions et des épurations, Fourier oppose la multiplication des rencontres et des alliances pour générer une paradoxale harmonie par surabondance. Aux amateurs de quintessence et d'abstraction, il oppose un « toujours plus » de combinatoires et de séries diverses. Système ouvert, sans cesse en train d'engendrer des possibilités inédites. C'est pourquoi le texte fou de la lettre « griffe au nez » est une clé possible : sans sujet pour maîtriser leurs sens, les mots décomposés recomposés multiplient les possibilités.

Il n'y a pas de cloisons vraiment étanches, chez Fourier, entre les genres littéraires, ou entre les domaines d'idées, ou entre les activités multiples du corps passionnel. On ne s'étonnera donc pas de le voir ajouter aux fées et aux matrones des « fés » et des « matrons », ou bien aux anges des « angesses » – les mots multiplient les relations. On ne s'offusquera guère de le voir imaginer de grandes « batailles gastroscopiques » dans la société à venir, des rivalités émoulinées entre amateurs de poires – sectateurs de passe-crassane ou fanatiques de beurré-hardy –, voire de savants conciles pour départager les vertus de divers petits pâtés : la gourmandise mène à la science. Cette bouffonnerie dans le sérieux, cette gravité dans le délire maintiennent, dans la pensée même de Fourier, un écart constant, une attractive tension. Un tel écart avec soi-même est sans doute une des caractéristiques majeures de la pensée, en tout cas l'une de ses figures les plus intéressantes.

Si l'on doutait enfin de la portée future de ces subversions infinimentales, si l'on craignait que Fourier ne soit peut-être pas « le moraliste de l'avenir », comme le croyait Barrès (oui ! Barrès !), le vieux fou du Palais-Royal pourrait encore répondre : « Jean suisse hure. »

Penser à l'épreuve de la complication historique

S'inscrivant en faux contre les démarches de François Furet et de Martin Malia, qu'il juge réductrices, Claude Lefort, à la lumière de Raymond Aron et d'Hannah Arendt, considère que l'interrogation sur le communisme ne doit pas s'arrêter à son propre naufrage

**LA COMPLICATION
Retour sur le communisme**
de Claude Lefort.
Fayard, 260 p.,
125 F (19,05 €)

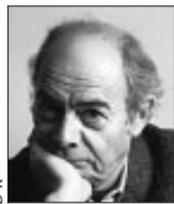
Le dernier livre de Claude Lefort part d'une « déception » à la lecture du *Passé d'une illusion* (Laffont, Calman-Lévy), de François Furet, et de *La Tragédie soviétique* (Seuil), de Martin Malia, dont il attendait beaucoup. Force lui est de constater que l'histoire du siècle selon Furet est bien celle (illusoire ?) d'une illusion, et seulement d'une illusion : l'illusion communiste dont découle toute la « logique de l'histoire ». De même, chez Martin Malia, l'histoire est régie par une idée : l'uto-

près, le livre de Furet. Pour Lefort, il s'agit de mettre la pensée « à l'épreuve de la complication de l'histoire », de « repérer les signes de gestation d'un régime sans précédent », d'élucider la jonction mystérieuse entre des principes démocratiques proclamés et une politique terroriste pratiquée. Le système soviétique défie en effet toute analyse unidimensionnelle, en termes purement politiques ou en termes purement socio-économiques.

Cette entreprise ambitieuse mobilise l'héritage du groupe Socialisme ou Barbarie, illustré (entre autres) par les signatures de Castoriadis, Lyotard et Lefort. Elle témoigne d'une véritable culture historique, sociologique et politique, qui contraste heureusement avec les platitudes du prêt-à-penser médiatique. Lefort dénonce, fustige ainsi l'ignorance (« extravagante », dit-il) qui fait de Marx l'inspirateur du totalitarisme bureaucratique. Il récuse la généalogie du concept qui fait du bolchevisme un produit direct de sa théorie. Au lieu de procéder, comme Stéphane Courtois dans le *Livre noir* (Laffont), par amalgames, il rappelle la multiplicité problématique des courants qui en sont issus et l'importance, pour l'intelligibilité de l'époque, des oppositions de gauche au stalinisme : « A vouloir faire coïncider l'idée du léninisme, et mieux encore du stalinisme, avec celle du socialisme, on méconnaît injustement la constance d'une opposition de gauche radicale à laquelle s'est heurté le communisme. » Pas si simple, donc.

La prise en compte des différences et des contradictions permet de repérer les rythmes et les cassures de l'histoire au lieu d'en lisser le cours et d'en dérouler l'enchaînement comme si tout procédait d'un principe originel : « On sous-estimerait en vain la mu-

tion que marque le règne du stalinisme », qui n'est pourtant pas identifiable « tant qu'on en fait le produit d'une idée ou d'un enchaînement d'idées ». De la structure, véritablement matricielle pour Lefort, du parti à la société qui « émerge dans les années 30 », il y a bien un lien, mais il y a aussi « plus qu'un changement d'échelle ». Cette mutation histo-



Claude Lefort

Né en 1924, agrégé de philosophie et professeur à l'École des hautes études en sciences sociales, Claude Lefort fut l'élève de Maurice Merleau-Ponty. En rupture avec Sartre, il crée, en 1948, avec Cornélius Castoriadis, le groupe Socialisme ou barbarie, qui, se démarquant du trotskisme, se proposait de restaurer la critique des rapports sociaux inaugurée par Marx. Claude Lefort est l'auteur de nombreux essais. Citons : *Le Travail de l'œuvre. Machiavel* (Gallimard, 1972), *Les Formes de l'histoire* (Gallimard, 1978), *L'Invention démocratique. Les limites de la domination totalitaire* (Fayard, 1981), *Ecrire à l'épreuve du politique* (Calman-Lévy, 1992)

rique est au centre de l'énigme où se nouent ruptures et continuités, révolution et contre-révolution.

Cette approche permet une discussion sérieuse et préfère l'effort de compréhension à la stérilité de la simple dénonciation. Si la date et la forme de l'effondrement soviétique n'étaient pas prévisibles avec précision, il y avait des « degrés dans l'imprévisible ». Il est d'autant plus étonnant que des auteurs qui ont partagé en partie l'itinéraire intellectuel de Lefort aient pu croire, au début des années 80, à l'éternité du totalitarisme bureaucratique ou à la toute-puissance de la stratocratie soviétique. L'analyse de Lefort mobilise ses travaux antérieurs, notamment ses *Éléments d'une critique de la bureaucratie* et *L'Invention de la démocratie*. L'aveuglement obstiné du mouvement communiste officiel devant le phénomène stalinien ne relèverait pas principalement d'une désinformation (qui voulait savoir pour

vaît savoir sans attendre Soljénitsyne), mais d'une fascination devant une « nouvelle élite » ou devant « la formation d'une nouvelle couche sociale dont le mode d'existence et le mode de légitimation n'ont pas d'équivalent dans une société démocratique ». L'étatisation généralisée de la production génère en effet de « nouvelles hiérarchies » et de nouvelles iné-

russe illustrent la mue difficile d'une bureaucratie parasitaire en bourgeoisie entrepreneuriale. Le développement d'un Parti-Etat ne signifie pas seulement l'anéantissement du pluralisme, mais l'écrasement de la société civile. La socialisation de l'Etat au nom de son « dépérissement » annoncé par la théorie se traduit en pratique par une étatisation généralisée que sanctionne la « double naissance d'un Etat-Parti et d'un Etat-classe ».

Surgit ainsi « un être collectif » idéalisé, dont l'autorité plane au-dessus de tout, incarné par un genre inédit de parti. Le « génie » de Lénine aurait précisément été d'avoir « livré passage à la conception d'un despotisme sans despote, d'une démocratie sans citoyens, d'un capitalisme sans capitalistes, d'un prolétariat sans mouvement ouvrier ». Ce phénomène résulte d'« un bouclage du social sur lui-même ». L'autoinstitution décrétee du social en Etat prolétarien abolit en effet la distinction moderne des sphères économique, sociale, politique, symbolique. Elle produit une société fusionnelle dont « l'imbrication du politique et du social » apparaît comme une caractéristique essentielle. La domination bureaucratique tend à « une pétrification du social en profondeur ».

Lefort retrouve ici le thème de l'« incorporation » développé dans *L'Invention démocratique*. Lorsque tout devient politique, l'espace de la pluralité démocratique est obstrué et tout tend à faire corps dans une idéalisation disciplinaire du corps collectif ; les membres sont soumis à l'obligation totalitaire de « s'incorporer » au parti ; la révolution elle-même fait l'objet d'une incorporation mythologique. La démocratie suppose au contraire un procès de « désincorporation » qui doit laisser vide le lieu du pouvoir : « La désincorporation

du pouvoir n'a pas pour seul effet de miner la représentation d'une société organique ; du même coup, la source de la loi devient inlocalisable. Pour une part, celle-ci se fait reconnaître à l'interdit opposé à quiconque de s'en faire le détenteur. »

Au-delà d'un fructueux dialogue avec les thèses de Tocqueville ou d'Hannah Arendt, Lefort soulève enfin la question, cruciale pour l'époque, du jugement historique et de la sagesse historique. Le livre de Furet présuppose venu le « temps du jugement », et Martin Malia le revendique ouvertement. Le dénouement a eu lieu. L'histoire de la Russie est « pour la première fois véritablement de l'histoire » : sa clôture qui permet d'en étudier la structure logique. Dans une histoire ouverte, cette clôture reste pourtant toute relative et provisoire. Aussi, Lefort ne partage-t-il ni « l'assurance dans la découverte de la vérité conforme aux habitudes des historiens » ni leur prétention à « conclure en connaissance de cause ». Affaire classée ? Non point : « Il est curieux qu'un auteur qui détecte à l'origine du communisme le mythe de la Raison historique, en appelle à la sagesse hégélienne. Non, nous n'avons pas fini de nous interroger sur le communisme. »

La Complication contribue à relancer cette interrogation. On peut seulement regretter qu'il n'ait cherché à confronter son approche conceptuelle ni avec les travaux plus récents de l'historiographie soviétique (ceux de Moshe Lewin notamment), ni avec des contributions anciennes injustement oubliées comme celles de Pierre Naville dans *Le Nouveau Léviathan* ou de David Rousset dans *La Société éclatée*.

★ Daniel Bensaïd est maître de conférences en philosophie à l'université Paris-VIII.

Daniel Bensaïd

pie du socialisme. Sous prétexte de réaffirmer la primauté du politique sur l'histoire sociale, l'historien privilégie une interprétation où « l'idée règne absolument ». Les deux entreprises aboutissent ainsi à des visions pauvrement idéologiques, au pire sens du terme, où l'histoire perd toute épaisseur et complexité.

S'inspirant de Boris Souvarine, Lefort s'attache au contraire à remonter au-delà de cette logique de l'idée pour « saisir l'intrication des faits politiques, sociaux, économiques, juridiques, moraux, psychiques » à l'œuvre dans le « grand remuement » des années 20 et dans le « déploiement de nouvelles hiérarchies » de la société soviétique. Ce n'est pas, on s'en doute, la voie de la facilité. D'où le titre, *La Complication*, qui relève le défi des simplifications ordinaires, fussent-elles ornées de signatures prestigieuses. Cela tranche agréablement par rapport à la servilité intellectuelle qui accueille, à quelques exceptions

ECONOMIE

● par Philippe Simonnot

Debout les victimes !

COMMENT SORTIR DU LIBÉRALISME

d'Alain Touraine.
Fayard, 164 p., 85 F (12,95 €).

Le saviez-vous ? La France vient d'échapper à la catastrophe. Tout bonnement ! Déjà, en 1981, le programme commun nous avait permis, paraît-il, d'échapper au terrorisme. Cette fois, la gauche dite plurielle a empêché que ne s'organise un mouvement politique d'extrême gauche proprement populiste. Car l'opinion publique s'était enfermée dans l'idée d'une contradiction insurmontable entre exigence économique et progrès social. Mais, heureusement, l'actuel gouvernement a osé dire que ces deux objectifs n'étaient pas contradictoires, « ce qui a propulsé la France dans le peloton des pays européens qui, depuis des années déjà, démontrent, avec un certain succès, que cette combinaison est possible ». Aussi bien ce gouvernement nous a-t-il arraché « in extremis aux contradictions et aux convulsions qui nous paralysaient ». Il aura suffi pour cela « que le nouveau premier ministre apparaisse comme le garant de la compatibilité de ce qui semblait jusqu'alors incompatible ». Ainsi reconstituée par Alain Touraine, l'histoire de ces trois dernières années ne ressemble-t-elle pas à un conte de fées ? A peine l'encre séchée, ce conte ne risque-t-il pas de perdre des couleurs un peu trop roses ?

Il serait injuste de faire du dernier livre de l'éminent sociologue une hagiographie de Lionel Jospin. D'autant qu'il met en garde le pouvoir actuel contre une certaine surdité aux mouvements issus des plus exclus. En fait, Touraine est tout à sa joie de voir enfin advenir le *Retour de l'acteur* (1) qu'il a souhaité et annoncé il y a quinze ans. Non, la mondialisation de l'économie ne nous condamne pas à l'impuissance. Oui, il est nécessaire de faire des victimes des acteurs autonomes. Car on ne pourra sortir de la crise que par la formation de nouveaux mouvements sociaux. Tel est le credo que persiste à signer notre auteur. Debout les victimes ! Qu'est-ce qu'un acteur social ? C'est quelqu'un capable de s'inscrire dans un mouvement social, voire de le générer. Mais pour qu'un tel mouvement se forme, il ne suffit pas qu'il s'oppose à une domination ; il faut encore qu'il revendique au nom d'une valeur universelle : le travail, la liberté, la dignité, l'égalité, le progrès...

Parmi les mouvements nés ces deux dernières décennies, tous n'ont pas réussi à réunir ces deux conditions. Ainsi, le mouvement des beurs a-t-il capoté sur l'affaire du foulard islamique. « Un acteur social et culturel en formation a été détruit », constate Touraine, et d'accuser « des intellectuels, des syndicalistes, des personnalités politiques [qui] se déchaînent sur ce qui leur apparaissait incompatible avec l'esprit républicain et la laïcité ».

De même, le mouvement des sans-logis « a surtout révélé la difficulté qu'il y a à dépasser l'horizon des opérations médiatiques ». Celui des chômeurs reste fragile. Par contre, les mouvements des homosexuels, des sans-papiers et des femmes ont réussi, selon notre sociologue, à devenir autonomes et capables de peser sur l'activité gouvernementale. Deux dangers menacent ces mouvements en formation : la violence, d'une part, et, d'autre part, la dépendance à l'égard de soutiens extérieurs qui risquent de les étouffer en parlant en leur nom. L'ultra-gauche, particulièrement visée, est vouée aux gémonies. Ses raisons d'être auraient disparu. Son populisme serait aussi dangereux que celui de l'extrême droite. Il rendrait plus difficile le rapprochement des protestations sociales et de l'action politique, sans lequel nous serions livrés pieds et poings liés aux folies du capitalisme financier.

Si la liberté des mouvements de capitaux apparaît à Touraine comme la cause principale des menaces qui pèsent sur notre destin (sans qu'il en fasse la démonstration), le sociologue n'en dénonce pas moins avec une vigueur particulière « l'illusion politique », comme disait Marx, de nos compatriotes. Le modèle français est « en ruine ». Il est « absurde » de défendre l'« exception française » en toutes circonstances. Il faut renoncer à conserver « les restes dégradés de l'économie administrée ». Le véritable sens de la grève de décembre 1995 est l'épuisement de l'Etat à gérer les rapports sociaux. Ce même Etat en est réduit, depuis longtemps, à faire supporter à l'ensemble de la nation la plus grande partie des retraites du secteur public et des subventions aux entreprises nationalisées, et à se laisser envahir, autant que le secteur privé, par le travail intérimaire et les CDD.

Cette défense du secteur public élevée à la hauteur d'un devoir démocratique, quelle image grotesque ! s'exclame l'auteur. « Les pertes gigantesques du Crédit lyonnais, la grève déclenchée à Air France par des pilotes bien payés, le profond déficit de la SNCF [...] sont tout d'un coup transformés en joyaux de la couronne et en conquêtes populaires. » Sans même que soient soulevées quelques questions gênantes. L'auteur, lui, a l'audace de les poser : l'immobilisme du secteur public n'a-t-il pas aggravé la crise ? L'inflexibilité de certains secteurs privilégiés n'a-t-il rien à voir avec la flexibilité excessive qu'on impose à d'autres ? L'emprise de l'Etat sur l'économie ne contribue-t-elle pas à rendre difficiles la création d'emplois et l'innovation ? La précarité, qui atteint 20 à 25 % des populations occidentales, n'est-elle pas nourrie autant par les aides sociales du type français que par l'emploi à temps partiel et à durée déterminée de type anglais ou américain ? Etc.

Alain Touraine nous offre un tableau si cruel de l'Etat-providence à la française qu'on se demande comment il peut justifier le titre de son ouvrage. A vrai dire, il est « ridicule, reconnaît-il lui-même, d'entendre parler de libéralisme extrême dans un pays où l'Etat gère la moitié des ressources ». En fait, la France fait partie de ces pays qui « doivent sortir du libéralisme alors même qu'ils n'y ont qu'un pied ». Dès lors, ne serait-il pas plus facile de retirer un pied plutôt que deux ? Nenni ! répond notre auteur : « La France doit combattre sur deux fronts : elle hésite encore à entrer dans la transition libérale, alors même qu'il lui faut déjà en sortir. Elle doit donc mener une politique à la fois de centre droit et de centre gauche, de libéralisation et de lutte contre l'exclusion. » Or, nous dit Touraine, la transition libérale a été entamée par d'autres pays au milieu des années 70. Nous aurions donc pris un énorme retard. Entre-temps, notre pays a dû subir, en 1981, la politique de François Mitterrand « qui mit un comble à l'irresponsabilité » (sic).

On se souvient de célèbres adieux aux armes, au prolétariat. Alain Touraine fait les siens à l'Etat-providence. Saluons la performance !

(1) Titre d'un ouvrage du même auteur, paru en 1984 chez le même éditeur.

PASSAGE EN REVUES

● « Ent'revues »

Sous le titre « Autres cultures, autres revues », paraît ce catalogue, édité en partenariat avec le FAS (Fonds d'Action sociale pour les travailleurs immigrés et leurs familles), de toutes les revues (une trentaine) qui s'attachent à explorer notre « ailleurs immédiat ». Brassée de titres, répertoire des publications réfléchissant aux questions d'identité culturelle, aux réalités de l'intégration, aux droits et devoirs de chacun, tant les immigrés que la société d'accueil (*Ent'revues*, 9, rue Bleue, 75009. 25 F [3,81 €]). Par ailleurs, le no 25 d'*Ent'revues* vient de paraître avec notamment une partie des communications présentées en octobre 1997 sur la « cause des revues » (100 F) [15,24 €].

J.-L. D.

● « Le Rocamboles »

La revue des amis du roman populaire consacre le dossier principal de son no 4 aux feuilletons publiés entre 1919 et 1940 dans *L'intransigeant*, le grand journal du soir de l'entre-deux-guerres. La pièce maîtresse de ce dossier est le recensement chronologique de tous ces romans, signés Curwood, Jack London, Mac Orlan, Chesterton, Pierre Véry, Agatha Christie, Maurice Renard... (*Le Rocamboles*, AARP, 23, rue du Léon, Maurepas 78310, 49 F [7,47 €]).

J. Ba.

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

AUSSENPOLITIK FÜR DIE DEUTSCHE EINHEIT (Une politique étrangère pour l'unité allemande)
de Werner Weidenfeld
Deutsche Verlags-Anstalt,
800 p., 128 DM (65,44 €).

Agacé par la multiplication des livres de mémoires plus ou moins sérieux, après la chute du mur de Berlin, Helmut Kohl s'est laissé convaincre d'ouvrir les archives fédérales à des historiens en mesure de commencer un travail scientifique. On le soupçonna, certes, d'arrière-pensées électorales, mais force est de reconnaître que si tel était bien son état d'esprit, la manœuvre échoua. Cette entorse faite à la règle des trente ans pour la protection des documents officiels vient de donner lieu à deux séries de publications qui permettent une compréhension plus précise de la politique suivie par la République fédérale, ses alliés et ses partenaires de l'automne 1989 à l'été 1990. La première est un recueil de notes et de télégrammes de la chancellerie (*Le Monde* du 30 juillet 1998). La seconde est une histoire de la réunification allemande en quatre tomes, dont le dernier, consacré aux aspects extérieurs, vient de paraître.

Werner Weidenfeld a eu accès non seulement aux archives allemandes mais encore américaines ou russes, et il a mené des dizaines d'entretiens avec les principaux acteurs en Allemagne et à l'étranger. Il ressort de ce travail un récit circonstancié des tractations diplomatiques qui ont accompagné l'unité allemande. On y trouve évidemment de nombreuses références à la politique suivie alors par la France qui renvoyait une image sensiblement différente de celle propagée offi-

POLITIQUE

● par Thierry Bréhier

L'EXTRÊME DROITE EN EUROPE

« Pouvoirs », n° 87.
Seuil, 206 p., 95 F (14,48 €).

Ah ! ces fameuses exceptions françaises dont aiment tant se gargariser les descendants des Gaulois ! Il en est pourtant au moins une qui devrait obliger les héritiers des inventeurs des droits de l'homme à se couvrir la tête de cendres : le poids du Front national. Car sa division actuelle ne modifie pas sa prégnance sur le débat politique et son influence sur l'évolution des opinions. Or, le dernier numéro de la revue *Pouvoirs*, justement consacré à « l'extrême droite en Europe », confirme que son succès dans l'Hexagone ne se retrouve dans aucun autre pays de l'Union, si ce n'est le cas particulier de l'Autriche.

La série d'articles rassemblés, émanant d'universitaires français et étrangers, permet d'échapper à un autre travers français : se satisfaire d'une vision purement hexagonale sur des phénomènes frappant tous les pays occidentaux. L'étude de Patrick Moreau sur l'utilisation d'Internet par l'extrême droite montre, certes, la capacité des défenseurs d'idéologies réactionnaires à user des instruments les plus modernes de communication, mais confirme aussi qu'il s'agit bien de mouvements aux ramifications mondiales. La surveillance de ce réseau est particulièrement délicate, à cause de son fouillis et surtout du fait de son fonctionnement. Ainsi, quand les Allemands ont réussi à interdire, depuis leur territoire, des messages glorifiant leur passé nazi, le relais a immédiate-

ECOLOGIE

● par Hervé Kempf

CHASSE ET NATURE

de Simon Charbonneau.
Ed. Sang de la Terre
(62, rue Blanche, 75009 Paris),
192 p., 98 F (14,94 €).

Si !! Il existe de bons chasseurs. Et s'il n'en restait qu'un, ce serait Simon Charbonneau. Loin des foules érucitantes et machistes qui battaient naguère le pavé parisien, voilà un homme qui, pour partager sa passion, commence par nous entraîner dans un coin de montagne espagnole ignoré de tous les 4 x 4. Une sierra brûlée par le soleil, où l'on gravit une arête rocheuse entre les chênes verts avant de découvrir l'« azur paisible déchiré par un volier de pigeons colombers ». Explorant le maquis, se glissant entre des bosquets de vieux pins envahis par les épineux, suant et soufflant en redescendant un vaste cirque de terrasses cultivées, l'homme au fusil est récompensé de la fuite des perdrix qui se jouent de lui par l'apparition d'un gypaète. Il finira sa matinée, harassé de fatigue, deux perdrix en gibecière et des images de montagnes immenses à décrire à ses amis.

Eh bien, la chasse, ce serait ça : de longues randonnées aiguisées par le jeu de la capture, une « relation millénaire à la nature », une « passion aussi vieille que l'humanité ». Et sans doute l'auteur a-t-il raison de rappeler, face à certains écologistes aussi intransigeants que les pires des chasseurs, qu'il y a dans la poursuite de l'animal sauvage un rapport à la

Mitterrand et la réunification

ciellement à Paris d'un Mitterrand sûr et déterminé. A l'automne 1989, le président de la République était sceptique voire inquiet face à la tournure prise par les événements en Europe de l'Est et en particulier en RDA. Dans la plus pure tradition de la diplomatie française, il s'est alors tourné vers l'URSS dans laquelle il voit un rempart contre l'unité de l'Allemagne. Imprégné par l'expérience des deux guerres mondiales, hanté par le risque de ce qu'appellera à plusieurs reprises « un retour à 1913 », il ne croit pas que les Soviétiques permettront la réunification de l'Allemagne. Le 6 décembre 1989, moins d'un mois après l'ouverture du mur de Berlin, il rend visite à Mikhaïl Gorbatchev à Kiev, dans la capitale de l'Ukraine qui n'était pas encore indépendante, pour confirmer son hypothèse. Or il est déçu par le manque de détermination de son interlocuteur. Comme pour tester les intentions soviétiques vis-à-vis de l'Allemagne, il va jusqu'à proposer de retrouver Gorbatchev à Berlin-Est lors du voyage qu'il a lui-même prévu dans la RDA moribonde. N'était-ce pas le meilleur moyen de souligner la responsabilité des puissances victorieuses du III^e Reich ? La proposition se heurte au silence stupéfait du président soviétique.

Werner Weidenfeld raconte un épisode qui, jusqu'à présent, n'avait pas été rendu public. A Kiev, Mitterrand charge son conseiller spécial Jacques Attali de faire part à Vadim Zagladine, conseiller de Gorbatchev pour les affaires européennes, de son mécontentement. Suit un exposé de Jacques Attali, tiré des notes soviétiques, qui rappelle la « belle et bonne alliance » Staline-De Gaulle de 1944. « La décision soviétique de ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures de ses alliés – y compris de la RDA – a provoqué une certaine "confusion" chez les dirigeants français (...). La France ne veut en aucun cas de la réunification

allemande, même si elle comprend que celle-ci peut être en dernière analyse inévitable. » Aujourd'hui, Jacques Attali ne se souvient pas d'un entretien formel avec Zagladine, mais n'exclut pas avoir eu une conversation avec « son ami Vadim » alors que tous deux suivaient une promenade de leurs présidents. Le récit de Weidenfeld correspond, dit-il, « à ce que nous pensions à l'époque. Il ne manque qu'un adjectif : inconditionnel. Nous étions opposés à une réunification "inconditionnelle" de l'Allemagne ».

La conversation de Kiev se poursuit : « Attali répéta qu'il était nécessaire de créer aussi vite que possible des structures paneuropéennes (...). Ceci empêcherait les Allemands de faire cavalier seul et éviterait leurs tendances hégémoniques. Il attira l'attention sur le statut particulier de la France et de l'Union soviétique. D'une part, toutes deux, en tant que puissances victorieuses de la deuxième guerre mondiale, devaient veiller à ce qu'aucune menace de guerre n'émane plus jamais de l'Allemagne ; d'autre part, elles étaient des "alliées traditionnelles" qui avaient eu le plus à souffrir de l'agression de l'Allemagne et qui avaient un devoir particulier d'empêcher une répétition de l'histoire ».

Le livre de Werner Weidenfeld montre que les rapports Mitterrand-Kohl furent longtemps affectés par le manque de sympathie pour les objectifs des dirigeants allemands affiché par le président français, malgré les relances en commun de l'intégration européenne. Reste une question : pour que l'histoire des relations franco-allemandes et de la politique Mitterrand à l'époque de la réunification ne soit pas écrite seulement à partir de documents réunis à l'étranger, les responsables français ne seraient-ils pas bien avisés d'ouvrir aux historiens les archives officielles et personnelles de l'ancien président de la République ?

Le FN, exception française

ment été pris par des sites américains accessibles par tous les Européens. Cet espace de liberté est ainsi devenu le lieu privilégié de la propagande révisionniste et négationniste.

La comparaison des pays étudiés (Allemagne, Autriche, Italie, Flandre, Espagne) permet de mesurer les points communs et les différences. L'extrême droite est, ainsi, particulièrement faible dans les nations soumises récemment à des origines autoritaires. Si l'Italie fait exception à cette règle, c'est au prix d'une transformation totale du vieux parti fasciste en un mouvement de droite radical, mais moderne avec qui, de surcroît, la droite émergée sur les décombres de la démocratie-chrétienne, celle de Silvio Berlusconi, a accepté de faire alliance. En revanche, là où tous les autres partis ont dressé un solide cordon sanitaire, comme en Allemagne, autour de ceux qui contestent la démocratie, l'extrême droite n'a jamais pu s'implanter solidement.

Une autre leçon de cette étude comparative est particulièrement intéressante : le FPÖ autrichien, populiste et radical, a décollé dans les élections lors de la « grande coalition » réunissant socialistes et conservateurs. De même, l'extrême droite allemande a connu quelques succès lorsque PSD et CDU ont gouverné en commun. Et force est de constater que le Front national français a profité des cohabitations successives. C'est, à l'évidence, un autre inconvénient de cette curieuse pratique institutionnelle. Car dans tous les pays européens, l'extrême droite se nourrit du rejet des hommes politiques « classiques » en se présentant comme la seule garante du « vrai changement ».

Un chasseur écologiste

nature tout aussi légitime que notre goût moderne de la contemplation : d'abord parce que, en faisant revivre son instinct de prédation, elle exprimerait la « part d'animalité » intrinsèque à l'humain ; ensuite, du fait que « l'animal farouche, parce qu'insaisissable, introduit une dimension d'étrangeté qui permet à l'homme de s'évader un moment d'un environnement anthropisé à l'extrême ».

On pourrait discuter, affirmer ne pas se sentir moins homme parce qu'on admire un chevreuil apparu au coin d'un champ sans éprouver le besoin de le tuer ; ou encore s'intéresser au paradoxe qui fait que, pour préserver la « sauvagerie animale », il faille toujours plus de gestion de la nature. Mais la question est ailleurs : qu'il y ait passion de la chasse, c'est un fait, qu'elle corresponde peu aux sensibilités modernes, c'en est un autre – mais qu'écologistes et chasseurs aient tout à perdre à continuer leur guerre, c'est l'argument de Charbonneau, et il est convaincant. Car les deux partis ont un intérêt commun, l'intégrité des biotopes. Et plutôt que de se disputer la gestion de la faune sauvage – enjeu souterrain que Charbonneau souligne efficacement –, ils feraient mieux d'arriver à une « paix négociée », pour se préoccuper de l'essentiel, la conservation des milieux, menacés par « l'infamie croissance économique ». L'auteur le souligne fortement : « La chasse n'a aucune responsabilité dans les graves atteintes subies par nos écosystèmes. » Mais ce sont bien celles-ci qui constituent, dans un pays comme la France, le symptôme le plus grave, le plus continu, le plus difficile à

contrebattre, de la dégradation générale de l'environnement.

Si l'auteur stigmatise sans faiblesse les chasseurs qui abusent des munitions, se déplacent en véhicules tout terrain, utilisent magnétophone et téléphone portable, se plaisent à user d'armes de plus en plus sophistiquées et, « caricature des caricatures », se satisfont des lâchers d'animals de tir, il analyse finement la dérive protectionniste d'une partie des écologistes. La doctrine protectionniste, figée au cours des années 70, se focalise sur les espèces faunistiques et floristiques, « il en découle une conception essentiellement défensive de la politique écologique, fondée sur la science biologique, tandis que l'interface existant entre la nature et la société qui l'artificialise demeure hors du champ d'observation ». On aboutit ainsi à une extension croissante du nombre d'espèces protégées – sans qu'il soit possible de déclasser celles dont les populations deviendraient surabondantes – et une logique de protection zonale multipliant les « sanctuaires de nature sauvage » – une démarche qui sert en fait « aux aménageurs de tous poils à justifier les destructions continues de la nature jugée ordinaire, c'est-à-dire de la campagne ». Il y a plus de plomb – pardon, de bon sens – dans la tête de ce chasseur que dans celle de bien des écologistes. Et l'on ne peut qu'espérer que ses arguments porteront, afin qu'amateurs de fusils se rencontrent enfin avec les porteurs de jumelles pour tourner en commun leur énergie contre la destruction des campagnes au nom de « l'aménagement et du développement économique ».

La bible du blasphème

Du dadaïsme au lettrisme, en passant par la culture punk et l'Internationale situationniste, le critique de rock américain Greil Marcus retrace l'histoire secrète du XX^e siècle. Celle de la subversion

LIPSTICK TRACES Une histoire secrète du vingtième siècle

de Greil Marcus.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Guillaume Godard.
éd. Allia, 552 p., 190 F (28,96 €).

Jeunes gens qui vouez à la gloire un amour immodéré et qui redoutez l'anonymat plus que la mort, procurez-vous sans tarder *Lipstick Traces*, cette bible du blasphème, cette saga de la provocation au XX^e siècle, ce viatique pour les siècles futurs que vous aspirez à séduire une cravache à la main et l'insulte à la bouche. Vous étiez un maudit : vous deviendrez un héros. Le présent ne cesse de réécrire le passé : il a besoin de se forger des légendes. Vous serez la légende du XXI^e siècle.

Plus nihiliste encore que les personnages qu'il met en scène, Greil Marcus a donc entrepris, à votre intention, d'écrire l'histoire secrète du siècle à travers Dada, le lettrisme, la culture punk et l'Internationale situationniste. Vous y entendrez Richard Huelsenbeck, un des fondateurs du dadaïsme, affirmer, en 1918, à Berlin, devant un public scandalisé venu entendre une conférence sur les nouvelles tendances des arts : « Nous étions pour la guerre, et le dadaïsme, aujourd'hui encore, est pour la guerre. La vie doit faire mal. Il n'y a pas assez de cruauté. » Dada casse le monde et malheur à celui qui voudrait en recoller les morceaux ! Balayant tous les vestiges de l'esthétique, de la philosophie, de l'éthique, Dada devient cette voix qui se cogne contre les murs, murs de la pudeur, murs de l'hypocrisie, cherchant des limites et n'en trouvant pas. Et quand Johnny Rotten, des Sex Pistols, dans *Anarchy in the U-K* (1977), ce cri d'outrage, jettera sur les pa-

vés des villes son « *I am Antichrist* », c'est encore la voix de Dada qui retentit. Loin de l'écho, on perçoit celles de Nietzsche et de Stirner.

A Paris, en cette matinée du 9 avril 1950, Dada explosa devant dix mille croyants venus du monde entier assister à la grand-messe de Pâques. Déguisés en dominicains, quatre jeunes gens – parmi lesquels le futur historien Michel Mourre – prennent d'assaut la chaire pour annoncer la mort de Dieu et accuser l'Eglise catholique universelle « du détournement mortel de nos forces vives en faveur d'un ciel vide ».

OUTRAGE

Le sermon de Michel Mourre ne put être achevé : les fidèles et les gardes suisses se précipitèrent sur les conspirateurs pour les lyncher. Ce qui, aujourd'hui, ne serait qu'un aimable outrage était alors pire qu'un crime. Michel Mourre, arrêté, fut confié à un psychiatre, cependant que les surréalistes, navrés que des enfants bêtards se soient emparés de leur héritage, proclamaient, par la bouche d'André Breton : « *C'est bien là, au cœur même de la pieuvre qui étire encore l'univers, que le coup devait être porté. C'est d'ailleurs là que, quelquefois, dans leur jeunesse, rêvent comme moi de le porter des hommes avec qui j'ai fait ou continue à faire route : Artaud, Crevel, Eluard, Péret, Prévert, Char et bien d'autres.* »

Mais la vieillesse survient toujours plus vite qu'on ne le croit – c'est la seule révolution véritable et surtout la seule à laquelle on n'est pas préparé, disait Trotsky – et Michel Mourre mourra en 1997 en respectant l'encyclopédisme, un rien bigot, préférant Maurras à Dada. Mais peut-être, après tout, que, dans la tradition qui va des confessions de saint Augustin aux sermons de Little Richard (« *J'étais un drogué, j'étais*



« ABCD », collage et photomontage de Raoul Hausmann (1923-1924)

un homosexuel, je chantais pour le diable », les blasphèmes de Mourre voulaient seulement dire que, pires sont les péchés, plus grande est la piété qui leur succède ou, comme l'écrivait Raoul Vaneigem, que « *profaner une hostie est encore une façon de rendre hommage à l'Eglise.* » Et n'oublions pas Richard Huelsenbeck qui se métamorphosa, aux

Etats-Unis, en prédicateur de la cause psychanalytique... « *Notre-Dame*, écrit Greil Marcus, est le premier événement que Debord et les autres firent leur. Ils décrétèrent que c'était leur crime fondateur. » Ils avaient déjà compris que rien n'est plus simple, pour prendre place dans l'histoire de l'avant-garde, que de provoquer une émeute sous un prétexte artis-

tique. Il suffit d'amener un public à espérer quelque chose et de lui donner autre chose ou, comme Alfred Jarry l'avait déjà fait lors de la première d'*Ubu*, en 1896, de violer les tabous que tout le monde accepte comme tels.

Sur ce point, Debord avait beaucoup appris d'Isidore Isou, ce jeune Roumain, sexy à la manière d'Elvis Presley, qui débarqua, inconnu, à Paris en 1945 et qui déclara la guerre de la culture, en appelant au fanatisme de chacun – en particulier des jeunes gens convaincus de leur génie méconnu. Ce qui, évidemment, même si on se limite aux Deux Magots et au Flore, fait toujours beaucoup de monde. La littérature perdant de son prestige, Isidore Isou réalisa son premier film, *Traité de bave et d'éternité*, qu'il présenta au festival de Cannes en 1951, en se plaçant d'emblée sur le même pied que Griffith, Stroheim ou Abel Gance. Il annonçait déjà la destruction du cinéma : il voulait être le premier signe apocalyptique de disjonction, de rupture, de cet organisme « ballonné » et « ventru » qui s'appelle le film.

« SIMPLIFIEZ-VOUS LA VIE : MOUREZ ! »

Guy Debord lui emboîta le pas en 1952 avec *Hurllements en faveur de Sade*, film délibérément sans images où il prétendait avoir voulu tuer le cinéma. Pourquoi ? Parce que, répondait-il avec humour et faisant allusion à l'acte surréaliste le plus simple, « *c'est plus facile que de tuer des passants.* » Dans ces *Hurllements en faveur de Sade* résonne cette sentence qui résume l'esthétique nihiliste : « *La perfection du suicide est dans l'équivoque.* » Ou encore, cette citation de Nietzsche : « *Simplifiez-vous la vie : mourez !* »

Selon une stratégie parfaitement rodée – par les surréalistes giflant le cadavre d'Anatole

France ou par les lettristes ridiculisant les existentialistes –, les situationnistes dégomèrent Charlie Chaplin venu à Paris présenter *Les Feux de la rampe* en octobre 1953 : « *Cinéaste sous Mack Sennett, acteur sous Max Linder, Stavisky des larmes des filles-mères abandonnées et des petits orphelins d'Auteuil, vous êtes, Chaplin, l'escroc aux sentiments, le maître chanteur de la souffrance.* »

Il ne manquait même pas, à ce réquisitoire, l'inévitable note sur son « *fascisme larvé* », son goût de l'argent et des mondanités. Il fallait frapper fort, être injuste, sans nuance. Marquer son territoire. Agir localement et penser globalement. Accepter le ridicule dans un premier temps, chercher à être maudit dans un deuxième, avant d'achever le parcours, désenchanté et suicidaire, avec Bossuet dans une main et un fusil à pompe dans l'autre. Surtout presser sur la gâchette au bon moment, puisque plus personne n'est là pour vous crucifier. *Do it yourself.*

Ce qui est admirable chez Greil Marcus, c'est que, à aucun moment, il n'est dupe des convictions, des convulsions ou des conventions des acteurs qu'il met en scène. Ce qui le fascine, outre l'intensité de leurs refus, ce sont leurs tactiques de pouvoir, la manière dont ils obtiennent une célébrité immédiate sans concéder aucun avantage à leurs adversaires, à la manière du Christ ne se contentant pas de critiques, mais passant à l'acte en agressant les marchands du Temple. Et, surtout, en s'appuyant sur la mythologie de son temps. Celle du XX^e siècle a trouvé en Greil Marcus un historien qui, à force d'être marginal, finira par occuper une place centrale. « *Tout le monde sait, écrit-il, que l'histoire procède par cercles, la surprise vient de la taille des cercles.* »

Roland Jaccard

Une question sans réponse

Pourquoi l'homme est-il capable de commettre le « mal radical » ?
Deux philosophes posent cette très ancienne question

PETITE MÉTAPHYSIQUE DU MEURTRE

d'Eliette Abécassis.
PUF, 106 p., 69 F (10,51 €)

L'HOMME ET LE MAL

d'André Jacob.
Cerf, 130 p., 65 F (9,90 €).

Il est difficile d'écrire sur le mal. D'abord, parce qu'il ne s'agit pas d'un objet simple : qu'y a-t-il de commun entre un simple « mal » de tête, et le « mal » que l'homme est capable de faire à l'homme ? Ensuite, parce qu'on a bien du mal (c'est le cas de le dire) à en parler sans sombrer dans le genre mystique – ou, pis encore, sentimental.

Confusions théoriques et pathétique douteux : Eliette Abécassis a, fort heureusement, su éviter ces deux écueils. Sa *Petite métaphysique du meurtre* répond exactement à ce que promet le titre. Court et concis, allant droit à l'essentiel, l'essai qu'elle vient d'écrire se limite à un seul aspect du problème du mal, la question de ce que les classiques appelaient le « mal radical » – concept qu'illustre, en notre siècle, le meurtre génocidaire. Sa réflexion se veut, en outre, métaphysique plutôt que moralisatrice, ce qui nous épargne tout épanchement superflu. Que veut dire, ici, « métaphysique » ? Eliette Abécassis donne la meilleure définition possible du mal radical lorsqu'elle montre que ce qui caractérise celui-ci n'est autre que l'impossibilité où nous sommes de lui trouver une explication satisfaisante. Songeons au meurtre génocidaire : ni la religion ni quelque « gnose » que ce soit ne peuvent en rendre compte – ni prétendre que ce « mal » absolu se justifierait malgré tout, dans la mesure où il aurait permis la réalisation d'un « bien » supérieur (le retour des juifs en Palestine, dans le cas de la Shoah).

Ni les témoignages des rescapés, ni les recherches des historiens, ni le culte civique de la mémoire ne devraient, de leur côté, avoir pour effet de normaliser le crime, en faisant de celui-ci un événement historique parmi d'autres – un événement simplement un peu plus horrible que d'autres, mais pas tellement plus (comme si, au fond, tout n'était qu'une question de degré, de chiffres, de séries statistiques).

Eliette Abécassis a, à ce propos, des mots durs, mais pleinement justifiés, pour les historiens révisionnistes qui, afin de faire passer cette dernière thèse, la cachent derrière de pompeuses déclarations sur les « crimes » du communisme – bien pires, selon eux, que ceux du nazisme. Des déclarations qu'on entend de plus en plus souvent, aujourd'hui, comme s'il n'y avait aucune différence entre le goulag, d'où l'on pouvait sortir vivant, et les chambres à gaz d'Auschwitz, où cette possibilité n'existait pas.

TROIS « ARMES »
Le mal radical se situe donc au-delà de toute tentative faite par la réflexion pour l'apprivoiser par des mots. Est-ce à dire que nous ne puissions rien contre lui ? Non, répond Eliette Abécassis, nous ne sommes pas totalement sans ressources. Nous avons au moins trois moyens de lutter : la politique, la justice et l'art.

La politique : il ne suffit pas d'être pour la démocratie, contre le totalitarisme. Il faut, de plus, se battre, pour que l'étranger, figure mythique de « l'autre » et donc figure par excellence du mal dans la cité, soit pleinement accepté, autorisé à bénéficier de tous les avantages dont jouissent déjà les citoyens – bref, traité comme un « hôte » ou un « allié », et non comme une incarnation du diable.

La justice : il faut qu'elle suive son cours. Il importe qu'elle soit « *persévérante et radicale* », comme le mal lui-même, « *sans regret et sans remords* ». Car ce n'est que si justice

est rendue, même longtemps après le mal, que la mémoire du mal pourra, pour les descendants des victimes, cesser d'être une douleur insupportable. De ce point de vue, le procès de Maurice Papon aura été d'un moment nécessaire – même si la peine fut finalement légère, et même si le coupable n'est pas en train de la purger.

L'art, enfin : car « *pourquoi l'art, si ce n'est pour exprimer le meurtre dans la société ?* ». Rappelant que le roman (ou le film) policier restera le genre artistique le plus caractéristique de notre époque, Eliette Abécassis affirme, avec force, que l'art, « *contestataire dans son essence* », ne doit pas servir à « *louer* », à « *décrier* », à « *donner sens à ce monde absurde* » ni à nous permettre de nous en évader, mais qu'il « *est là pour dénoncer, pour vomir le monde* ».

L'artiste n'est pas un hagiographe, mais un « *empoisonneur public* ». Il est à la recherche de la seule réponse possible au mal radical : le « *sublime radical* ». Comme Paul Celan, choisissant de faire œuvre poétique dans la langue du bourreau, afin de mieux lui tenir tête. Ou bien comme la Madeleine pénitente de Georges de La Tour, cherchant depuis des siècles, à la lueur d'une bougie, « *la réponse à la question redoutable* ».

Écrit dans un langage moins inspiré, mais plus utile du strict point de vue pédagogique, le dernier livre d'André Jacob propose, quant à lui, une approche résolument « anthropologique » du problème du mal. Les recherches les plus récentes en sciences sociales y sont conviées à dialoguer avec Leibniz ou Kant. La conversation, on s'en doute, est du plus grand intérêt. Et pourtant, après avoir refermé ce livre et celui d'Eliette Abécassis, on se retrouve comme la Madeleine de La Tour : une bougie à la main, un crâne sur les genoux – et toujours pas de réponse en vue.

Christian Delacampagne

L'autobiographie à l'infini

Suite de la page I

D'abord un malaise – un peu de la gêne de l'intrus, de celui qui surprend un monologue qui ne lui est pas destiné, qui n'est pour personne : littéralement un soliloque. Puis les surprises, l'intérêt qui ne cesse de croître et, après un moment, le besoin de poursuivre comme s'il en allait de votre propre vie. Comme si, en vérité, c'était de vous qu'il était question, de vous et de chacun. *La Gana*, écrivait Nadeau, est « *d'une littérature qui aide à vivre* ». *A vif* est une parole qui exige que l'on s'interroge sur soi avec l'honnêteté scrupuleuse que Deux respecte. Parler au lieu d'écrire le délire définitivement de la menace du style. Il résiste mieux encore au magétisme du lyrisme et du pathétique. Y parviendrait-on comme lui ? A trop d'auteurs qui se mettent en scène favorablement, la question devrait être adressée.

D'un épisode ordinaire, d'un évé-

nement mince, le narrateur suggère ce qu'il sous-entend, ce qu'il apprend d'une enfance et d'une adolescence qui oscillent entre l'accablement et la révolte, la résignation et la rupture – avec la démente toute proche, désastre probable. Qui a dit ainsi la condition prolétarienne avant et pendant le Front populaire ? Cartier-Bresson, en quelques photos – c'est tout. Dans ces récits, les historiens trouveraient des éléments pour comprendre le monde de ceux qui, précisément, n'ont laissé aucun récit. L'ouvrier pousse le chariot chargé d'une balle de coton jusqu'au hangar, revient à vide, attend que la machine silencieuse ait craché un tas assez gros, le prend à bras-le-corps, le pose, repart, recommence. Ce passage est d'une tristesse paralysante, quoique ne s'y entende ni plainte, ni protestation.

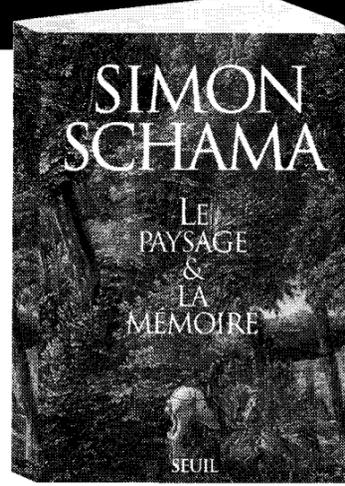
D'autres produisent une impression d'autant plus forte que la distance s'accuse entre l'intensité de l'événement historique et la neutralité du narrateur. En 1943, Deux, repéré par la Gestapo, doit fuir l'usine Farman avec d'autres de son réseau FTP et rejoindre un maquis près de Dole. Il a pour compagnon de voyage un

copain surnommé La Vrille pour son adresse au plongeur de quatre mètres. La Vrille adhère à l'instant qu'il vit, il se meut dans la guerre avec aisance, il se met à tuer avec une facilité heureuse – tout le contraire de Deux. Pour sa première nuit dans les bois, ce dernier doit garder le cadavre d'une femme exécutée. Il ne le regarde pas, il ne le retourne pas. Il se souvient du jour où, enfant, il était allé à l'abattoir faire remplir un flacon du sang qui devait faire office de fortifiant pour sa mère. Le sang des bêtes dépecées coulait sur le sol comme la Seine sur la berge les jours d'inondations. Deux le suggère, en peu de mots – ils n'en sont que plus puissants. Puis il glisse à autre chose, à celles auxquelles ressemble la morte, qui n'ont ni nom, ni histoire.

Tout *A vif* est de cette sorte : un autoportrait à l'infini – une œuvre ovale absolument singulière, aussi singulière que les livres et les dessins d'un homme qui a la vérité pour unique exigence et terrible inquiétude. « *Le déblaiement appelle d'autres ruines. Après des milliers de dessins et des milliers de pages, tout est encore à faire, à jamais.* »

Philippe Dagen

UNE AUTRE FAÇON D'ÉCRIRE L'HISTOIRE



Voici un travail, *Le Paysage et la mémoire sur la constitution des paysages mythiques qui hantent l'esprit de l'humanité*. Schama s'y révèle vraiment brillant.

Antoine de Baecque, *Le Monde*

Editions du Seuil

L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Droit de prêt en bibliothèques.** Pour faire suite au rapport Borzeix sur la question du droit de prêt dans les bibliothèques (voir *Le Monde* du 4 septembre 1998), le ministère de la culture a organisé, vendredi 22 janvier, une table ronde réunissant les professionnels de l'édition, les représentants des auteurs et ceux des bibliothèques. La ministre de la culture, Catherine Trautmann, a ouvert cette rencontre qui constitue « la première étape du processus de concertation avec les intervenants de la chaîne du livre ». Elle a indiqué l'intention du gouvernement de dépasser, « par des solutions simples et claires », la situation actuelle dans laquelle la France « ne respecte pas ses engagements européens et [où] le droit français n'est pas appliqué ». Une prochaine concertation devrait avoir lieu d'ici avril.

● **Nouveautés à La Table ronde.** Denis Tillinac, président-directeur général des éditions de La Table ronde, a annoncé que sa maison abriterait désormais *L'Atelier du roman*, revue littéraire éditée auparavant aux Belles Lettres. Il vient également de passer un accord avec le quotidien *La Montagne* pour développer en parité une maison d'édition régionaliste qui publiera des livres (une dizaine chaque année) traitant du Massif central. Une collection de poésie devrait par ailleurs voir le jour au printemps. En charge avec Olivier Frébourg (directeur littéraire) de cette collection, il souhaite proposer des livres à prix bas pour un lectorat populaire et jeune.

● **Prix littéraires.** Le prix des Deux-Magots a été décerné à Marc Dugain pour son premier roman, *La Chambre des officiers* (J.-C. Lattès). Les prix littéraires du Nouveau cercle de l'Union ont été remis, dans la catégorie « Histoire », à l'académicien Jean-Marie Rouart pour son livre *Bernis, le cardinal des plaisirs* (Gallimard), et, dans la catégorie « Souvenirs », à l'ancien premier ministre Pierre Messmer pour *Les Blancs s'en vont. Récits de décolonisation* (Albin Michel). Le prix Hugues-Capet a été remis à Simone Bertière pour sa biographie *Les Femmes du Roi-Soleil* (éditions de Fallois).

● **Dahlia noir :** c'est le nom du bar-librairie, 41, rue des Tournelles, 75003, consacré au polar. La vente de romans policiers s'y accompagne de projection de courts-métrages, représentations théâtrales, expositions et « promotion d'une musique d'ex-jeunes par le biais de concerts de blues et de jazz. »

● **Benoît Jacob :** ainsi se nomme la maison d'édition créée par Jean Mascolo, fils de Dionys Mascolo et de Marguerite Duras. Le premier ouvrage publié (carnet de recettes de l'auteur de *L'Amant*) s'intitule *La Cuisine de Marguerite*.

RECTIFICATIF

Une erreur s'est glissée dans le compte rendu du livre de Hillel Seidman *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie* (« *Le Monde des livres* » du 22 janvier) : à la cinquième ligne de la deuxième colonne, il fallait lire « (...) les faits qu'il rapporte » et non « (...) qu'il supporte ».

ANDRÉ MANDOUZE

MÉMOIRES D'OUTRE-SIÈCLE

« Un homme véhément, fougueux, bernanosien, chrétien progressiste haut en couleur et en intransigeance. »

JEAN DANIEL
Le Nouvel Obs

ÉDITIONS Viviane Hamy

Claude Lévi-Strauss et « l'hologramme brisé »

A l'occasion de la parution prochaine, le 9 février, d'un numéro double spécial de la revue *Critique* consacré à Claude Lévi-Strauss, la rédaction a remis publiquement cet ensemble d'études à l'anthropologue, au cours d'une réunion organisée au Collège de France le 25 janvier. Quelques dizaines de personnes, collaborateurs et amis de Claude Lévi-Strauss, se sont rassemblées à cette occasion autour du maître, qui a fêté à la fin de 1998 ses quatre-vingt-dix ans. La singularité de ce volume est de dresser, par une suite d'approches des faces multiples de l'œuvre, un portrait intellectuel de celui qui est un des très grands hommes de pensée du XX^e siècle. On peut y lire également une lettre inédite de Claude Lévi-Strauss écrite en 1938 au Mato Grosso.

Après une allocution de Philippe Roger, directeur de *Critique*, et de Marc Augé, qui a dirigé ce numéro spécial dont nous rendrons compte prochainement, Claude Lévi-Strauss a pris la parole plusieurs minutes. Ses propos,

tenus sans notes, prononcés d'une voix mesurée et ferme, furent exemplaires de netteté lucide et d'émotion maîtrisée par l'intelligence. Il n'y avait ni caméra ni micro. Personne n'a sténographié ces paroles. C'est donc une reconstitution de mémoire qu'on va lire. Fidèle à l'esprit, elle n'est pas nécessairement exacte dans sa lettre. On espère seulement que ces quelques lignes puissent conserver et transmettre l'impression de ceux qui étaient présents, simplement la grandeur.

Claude Lévi-Strauss confia en substance : « *Montaigne dit que la vieillesse nous diminue chaque jour et nous entame de telle sorte que, quand la mort survient, elle n'emporte plus qu'un quart d'homme ou un demi homme. Montaigne est mort à cinquante-neuf ans, et ne pouvait sans doute avoir idée de l'extrême vieillesse où je me trouve aujourd'hui. Dans ce grand âge que je ne pensais pas atteindre, et qui constitue une des plus curieuses surprises de mon existence, j'ai le sentiment d'être comme un hologramme brisé. Cet hologramme ne possède plus son unité*

entière et cependant, comme dans tout hologramme, chaque partie restante conserve une image et une représentation complète du tout.

Ainsi y a-t-il aujourd'hui pour moi un moi réel, qui n'est plus que le quart ou la moitié d'un homme, et un moi virtuel, qui conserve encore vive une idée du tout. Le moi virtuel dresse un projet de livre, commence à en organiser les chapitres, et dit au moi réel : « C'est à toi de continuer ». Et le moi réel, qui ne peut plus, dit au moi virtuel : « C'est ton affaire. C'est toi seul qui vois la totalité. » Ma vie se déroule à présent dans ce dialogue très étrange.

Je vous suis très reconnaissant d'avoir pour quelques instants, grâce à votre présence aujourd'hui et votre amitié, fait cesser ce dialogue en permettant un moment à ces deux moi de coïncider de nouveau. Je sais bien que le moi réel continue de fondre jusqu'à la dissolution ultime, mais je vous suis reconnaissant de m'avoir tendu la main, me donnant ainsi le sentiment, pour un instant, qu'il en est autrement. »

Roger-Pol Droit

Restructuration chez Casterman

Pour le groupe Casterman (actif dans les secteurs de l'édition, de l'imprimerie et du multimédia), c'est par l'annonce de 96 suppressions de postes – qui touchent notamment le personnel de leur imprimerie de Tournai (en Belgique) – que commence l'année. Cette décision du groupe franco-belge fait suite aux nombreuses restructurations effectuées, à la demande des actionnaires, depuis fin 1996. Dès 1997, la nomination de Rudi Verduynde laisse perplexé de nombreux éditeurs. L'inquiétude de voir arriver à la tête du groupe un homme « qui ne connaît rien à l'édition et ne s'en cache pas », se révèle vite justifiée. C'est d'abord le départ de Didier Platteau qui dirigeait le secteur de l'édition, puis celui de l'administrateur délégué Robert Vangénéber ; celui, fin 1997, de l'éditeur Jean-Paul Mougins, suivi, fin 1998, de Bernard Ciccolini. Tous deux étaient à l'origine de la revue mensuelle *A Suivre* – qui a notamment contribué à faire connaître Jacques Tardi, Hugo Pratt et Milo Manara – dont la parution fut arrêtée en décembre 1997. Laurence Madani, éditrice BD, part à son

tour fin 1998. Ce renouvellement du personnel – initié par Jacques Simon, arrivé à la direction générale des éditions Casterman en 1997 – passe essentiellement par deux nominations : celle de Louis Delas (en charge pour le pôle France de l'édition BD et jeunesse, du secteur commercial, de l'administration des ventes, du marketing et de la promotion) et celle de son homologue belge, Jean-François Coremans. Pour Louis Delas, ces départs devaient être effectués au nom d'un « assainissement nécessaire » de la société. Il signale par ailleurs que les éditeurs BD Nadia Gibert et Arnaud de La Croix seront désormais épaulés par Caroline de Hugo ainsi que par quelques personnes travaillant en externe. Il annonce la création de nouveaux axes éditoriaux BD, car, dit-il, « *Casterman n'est pas uniquement éditeur de Tintin* ». Une nouvelle génération d'auteurs devrait, selon ses termes, « *venir majorer le catalogue* ». De son côté, Bernard Ciccolini rêve d'une BD « *plus mordante et créatrice pour tous les auteurs qui rêvent de nouveaux terrains de jeu* ».

Emilie Grangeray

Science-fiction en revue

Il y avait bien longtemps qu'on ne trouvait plus de revue consacrée à la science-fiction dans les kiosques et les maisons de la presse. Cette absence est aujourd'hui comblée par la sortie du premier numéro de *Science-fiction magazine*, un bimestriel réalisé par l'équipe de la revue semi-professionnelle *Ozone* qui s'était d'ailleurs préparée à cette mue depuis plusieurs mois, le changement de titre ayant précédé le changement de statut.

Science-fiction magazine entend parler de toute la culture S-F (entendez par-là aussi la fantasy et le fantastique). C'est pourquoi son sommaire se consacre non seulement à la littérature, mais aussi au cinéma, à la télévision, à la bande dessinée, à l'édition vidéo, au multimédia, aux jeux de rôles. Bref à tous les domaines qui ont un rapport avec les littératures de l'imaginaire. Une telle approche est d'une pertinence indéniable et devrait rassembler des publics ayant des centres d'intérêt très différents...

Le premier numéro possède une maquette moderne, cinquante, qui privilégie ouvertement le visuel. Mais si le contenu sacrifie gaillardement à la mode des mises en page agressives – et un peu fatigantes à l'œil –, le contenu est, lui, fort intéressant. Le sommaire s'ouvre sur une série de « news » avant de céder la place au clou du numéro : un dossier Stephen King, composé d'un entretien de très bonne tenue avec l'auteur de *Carrie*, dont le dernier roman *Bag of Bones* a obtenu outre-Atlantique de fort bonnes critiques, et d'un ar-

ticle sur *Un élève doué*, le film de Bryan Singer, adaptant une nouvelle de *Différentes saisons*. Un dossier sur Jack Vance, des « portraits-robots » de Terry Pratchett et de Peter Jackson (le réalisateur qui tourne actuellement l'adaptation du *Seigneur des anneaux*), un ensemble sur la cybernétique et ses illustrations scientifiques, et une abondante moisson critique complétant l'ensemble. L'impression générale – une fois admis le principe que le magazine est une revue d'initiation et d'information plutôt que d'approfondissement – est bonne. Toutefois, ce numéro souffre de quelques défauts auxquels les rédacteurs devront remédier. De son origine fanzinesque, la revue a gardé quelques rubriques au ton potache qui n'ont pas leur place ici. On aurait préféré lire une vraie interview de Marc Caro (coréalisateur avec Jean-Pierre Jeunet du génial *La Cité des enfants perdus*) plutôt que ce questionnaire-clin d'œil auquel il a été soumis. Quant aux choix critiques, ils devront se justifier de manière plus rigoureuse. On a beau trouver des qualités au *Crépuscule des elfes*, il ne mérite pas une cotation supérieure à celle de *Collection d'automne*. Jean-Louis Fetjaine et Jonathan Carroll ne jouent pas, de toute évidence, dans la même catégorie. On veut espérer que les rédacteurs prendront un jour le risque de la fiction. C'est à ce prix que *Science-fiction magazine* méritera pleinement son titre...

Jacques Baudou

★ *Science-fiction magazine* n° 1, 82 p., 30 F (4,57 €).

AGENDA

● **LE 29 JANVIER. POURQUOI LA CRITIQUE GÉNÉTIQUE.** A Paris, une journée d'études est organisée à Paris-VII (dès 10 heures), avec la participation de dix spécialistes et une table ronde finale (Jussieu, 2^e étage, salle 213, couloir 34-44, 75005 Paris).

● **LE 31 JANVIER. BIBLE.** A Paris, le Collège des études juives de l'Alliance israélite universelle organise un « dialogue » sur le thème « Lire la Bible aujourd'hui », à partir de 9 h 30, avec la participation notamment de Shmuel Trigano, Paul Ricoeur et Julia Kristeva (17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris, tél. : 01-53-32-88-55).

● **LE 1^{er} FÉVRIER. ÉDITION.** A Paris, la bibliothèque publique d'information poursuit son cycle « Les rendez-vous de l'édition » par une rencontre (menée par Jean-Luc Douin) avec Olivier Cohen – directeur des éditions de l'Olivier – au cours de laquelle sera évoquée la singularité de son aventure éditoriale (Centre Georges-Pompidou, Tipi, 75004 Paris, tél. : 01-44-78-46-41).

● **DU 1^{er} AU 7 FÉVRIER. JEUNESSE.** A Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), le Sou des écoles laïques or-

ganise la 15^e Fête du livre de jeunesse, dont le thème central est « J'ai peur et j'aime ça ». Au programme (à partir du 4) spectacles, expositions, lectures et débats (tél. : 04-75-04-51-42 ou 04-75-04-95-91).

● **LES 3 ET 4 FÉVRIER. WIESEL.** A Paris, la Bibliothèque nationale de France organise une conférence animée par Elie Wiesel autour du thème « La survie du rêve hassidique. Réflexions sur l'espérance » (BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-79).

● **DU 5 AU 7 FÉVRIER. BIOGRAPHIE.** A Nîmes, le premier Salon de la biographie, « Les arènes du livre », se tiendra dans les arènes couvertes de Nîmes, proposant expositions, espaces de rencontres, marché du livre ainsi que table ronde, colloque et débat, notamment sur le thème « Biographies, des livres au tribunal » (tél. : 04-66-76-73-10).

● **LES 5 ET 6 FÉVRIER. HISTOIRE.** A Lyon, la Villa Gillet organise les Journées européennes sous le titre « La fabrique de l'Histoire ». Les participants – parmi lesquels Carlo Ossola, François Hartog, Alessandro Genari – se pencheront sur la narration en histoire et en littérature (rens. : 25,

rue Chazières, 69004 Lyon, tél. : 04-78-27-02-48).

● **LE 6 FÉVRIER. PHILOSOPHIE.** A Paris, l'Odéon-Théâtre de l'Europe organise une rencontre sur le thème « Mystique et philosophie » préparée et animée par Benoît Chantre et Jacob Rogozinski (rens. : 1, pl. Paul-Claudé, 75006 Paris, tél. : 01-44-41-36-36).

Les mille et un délices d'une aventure orientale



Jean-Christophe Rufin
Des chrétiens et des Maures

folio

ÉTUDES

FÉVRIER 99
Le n° : 60 F
144 pages

Histoires d'Israël
Yehoshua RASH

Catholiques et Juifs en Pologne
Stefan WILKANOWICZ

36 15 SJ ETUDES
(2,23 F/mn)

ETUDES - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48